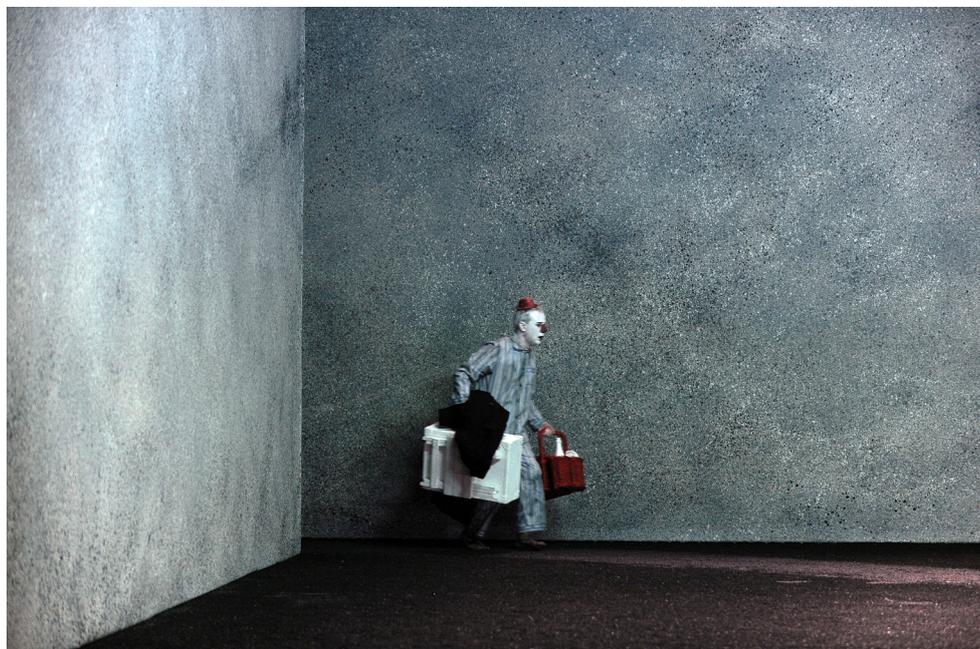


Le Théâtre de l'Union
Centre Dramatique National du Limousin

EN ATTENDANT GODOT

DE SAMUEL BECKETT



© Tristan Jeanne-Valès

UN SPECTACLE DE JEAN LAMBERT-WILD, LORENZO MALAGUERRA ET MARCEL BOZONNET

EXTRAITS DE PRESSE

CONTACT PRODUCTION

Catherine Lefevre, directrice adjointe en charge du développement et de la coopération
catherine.lefeuvre@theatre-union.fr
+ 33 (0)6 74 97 15 22

CONTACT PRESSE MARIANNE LAUNAY

Marianne Launay : marianne@mariannelaunay.com / 00 33 (0)6 65 77 09 97
Fabiana Uhart : fabiana@mariannelaunay.com / 00 33 (0)6 15 61 87 89

Pour plus d'informations: <http://www.lambert-wild.com/fr>

Théâtre de L'Union- 20 rue des Coopérateurs - B.P 206 - 87006 LIMOGES CEDEX - 05.55.79.74.79 - adm@theatre-union.fr

R A D I O S

RADIO NOVA/ La Nouvelle Internationale

7/04/2015 > « QUESKIDI » avec Jean Lambert-wild

RADIO NOVA/ La Nouvelle Internationale

27/03/2015 > Interview de Jean Lambert-wild et Michel Bohiri par
Thierry Paret et Mélanie Bauer

France CULTURE / La Dispute

9/03/2015 > Dispute avec Arnaud Laporte, Marie José Sirach et
Philippe Chevilley

RADIO IDFM / Empreinte

7/03/2015 > Interview de Jean Lambert-wild et Michel Bohiri par
Alexandre Laurent

France BLEU/ Paris

6/03/2015 > Interview de Jean Lambert-wild et Fargass Assandé par
Florence Baruch

France CULTURE/ La Grande Table

18/04/2014 > Interview de Jean Lambert-wild par Thibault Sardier

France INTER/ Le 5/7

26/03/2014 > Chronique et Interview de Jean Lambert-wild par
Stéphane Capron

Q U O T I D I E N S
ET
A G E N C E S

LE MONDE
LIBERATION
LE FIGARO
LES ECHOS
LE PARISIEN
L'HUMANITE
AFP

CULTURE

« En attendant Godot », sous un arbre à palabres

Deux comédiens ivoiriens, Michel Bohiri et Fargass Assandé, jouent dans la pièce de Beckett, au Théâtre de l' Aquarium, à Paris

THÉÂTRE

Route à la campagne, avec arbre. » Cette indication de décor est sans doute la plus connue du théâtre du XX^e siècle : elle donne son cadre à *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Dans la mise en scène de la pièce cosignée par Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet, cet arbre à l'intrigante solitude pourrait être un arbre à palabres, sur un sol calciné et caillouteux, en Afrique. Les deux hommes qui vivent à son côté et attendent jour après jour un certain monsieur Godot qui ne vient jamais, les fameux Vladimir et Estragon, sont joués par deux comédiens ivoiriens, Fargass Assandé et Michel Bohiri, dont le destin pourrait être celui de deux migrants qui attendent jour après jour le départ vers un ailleurs espéré.

Cette attente a bien eu lieu, dans la réalité des répétitions : Michel Bohiri n'arrivait pas à obtenir son visa pour venir en France. Il a fallu des mois et des interventions en haut lieu pour qu'il puisse arriver à Caen, où le spectacle a été créé avant de partir pour une longue tournée hexagonale qui s'achève à la Cartoucherie de Vincennes, avant de se poursuivre en Suisse. Mais il ne faut pas croire que le spectacle illustre cette situation, en insistant sur celle des migrants.

Le destin pourrait être celui de deux migrants qui attendent jour après jour le départ vers un ailleurs espéré

Celui qui entre au théâtre vierge de toute information voit tout simplement un *En attendant Godot* où Vladimir et Estragon sont noirs, et Pozzo et Lucky blancs : ce sont Marcel Bozonnet et Jean Lambert-Wild qui les jouent. Evidemment, ce choix de distribution joue sur la perception du texte. Mais il le fait avec une finesse qui laisse chacun libre de l'interpréter.

No man's land de la vie

La mise en scène repose sur la confrontation de deux univers : l'un, celui de Pozzo et Lucky, est marqué par la domination d'un maître sur son esclave ; l'autre, celui de Vladimir et Estragon, par le soutien entre deux hommes égarés dans un no man's land de la vie. Le premier couple se livre à un jeu pervers, le second tue le temps en pansant ses maux. Marcel Bozonnet, en costume sombre, et Jean Lambert-Wild, en pyjama, sont si

liés par la corde qui fait de Lucky un chien qu'ils finissent par ressembler à deux damnés de la terre. Michel Bohiri en Vladimir et Fargass Assandé en Estragon vivent sous un ciel certes bas, mais en qui ils veulent voir une promesse.

Ils portent des vêtements d'aujourd'hui et les fameux chapeaux melons voulus par Beckett, dont la mise en scène respecte les indications à la lettre. De cette contrainte naît une liberté d'interprétation percutante : on se régale de voir cinq excellents comédiens (dont Lynn Thibault, dans le rôle du jeune garçon) qui font entendre des choses graves sans appuyer. Ils sont dans leur rôle, en impeccables et valeureux serveurs d'*En attendant Godot*. Pozzo et Lucky ne font que passer, Vladimir et Estragon ne quittent pas la scène de toute la représentation. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes pour nous dire que le pire, même dans le pire, serait de renoncer. ■

BRIGITTE SALINO

En attendant Godot. Mise en scène : Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet. Avec Fargass Assandé, Michel Bohiri, Marcel Bozonnet, Jean Lambert-Wild et Lynn Thibault. Théâtre de l' Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12^e. Tél. : 01-43-74-72-74. Jusqu'au 29 mars.

AUSSITÔT VU



À L'AQUARIUM, LE «GODOT» DE BECKETT SE FAIT PASSEUR

On croit connaître par cœur *En attendant Godot*, avoir apprécié ou subi toutes les adaptations et interprétations possibles de la pièce de Samuel Beckett. L'expérience montre que quand on s'attend à quelque chose - et à Godot, peut-être -, l'inverse se produit souvent. Etre heureusement surpris. Ce *Godot* à direction tricéphale, créé à la Comédie de Caen il y a un an, épaté. Le choix a pourtant été fait de respecter le texte à la lettre, sans flonflons, avec les indications scénographiques d'origine. Un lieu sans identité, une époque indéfinie, une terre brûlée, encerclée de toiles et un arbre fantomatique. Dans cette intemporalité spatiale et langagière, Vladimir et Estragon, interprétés par deux comédiens ivoiriens, Fargass Assandé et Michel Bohiri, prennent une ampleur humaine et politique. Le spectateur peut y voir deux immigrés clandestins contemporains attendant le passeur (Godot, qui ne vient pas) confrontés à la dérégulation occidentale (Pozzo et Lucky, au monologue impressionnant de virtuosité). Ou simplement deux solitudes si culturellement sociales dans l'ennui qu'on aimerait presque attendre avec eux. **F.R.I** PHOTO TRISTAN JEANNE VALES

«En attendant Godot», de Samuel Beckett, dir. Jean Lambert wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra. Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, 75012. Jusqu'au 29 mars. Rens. 01 43 74 99 61 ou www.theatredelaquarium.net

Godot en noir et blanc

En attendant Godot (de Samuel Beckett. Cartoucherie de Vincennes, Théâtre de l'Aquarium (01 43 74 99 61). Jusqu'au 29 mars. 2 h 10.)

L'idée est simple, l'idée est fulgurante : faire jouer les rôles des deux clochards célestes d'« En attendant Godot » par deux acteurs noirs ivoiriens. Pas pour détourner la pièce de Beckett ou pour forcer son propos, juste pour mieux l'ancrer dans le présent, montrer le caractère désespérément concret, récurrent de ce chef-d'oeuvre de l'absurde.

Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, les trois créateurs de cette nouvelle mise en scène, ont pensé au drame des clandestins qui, dans des no man's land cernés par la guerre et la misère, attendent le passeur ou le patron qui les fera travailler. Michel Bohiri et Fargass Assandé sont Vladimir et Estragon, grands, beaux et noirs de peau. Avec leur phénoménale présence physique, leur tendre ironie et leur douloureuse humanité, ils mettent le feu au verbe beckettien. Créé à Caen, ce spectacle est aujourd'hui à l'affiche du Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie. Il ne faut pas le rater.

Qu'on se rassure, il n'y a pas de panneau « Sangatte » suspendu au-dessus de la scène. Cette version métissée - Pozzo et Lucky, les visiteurs du soir joués par Marcel Bozonnet et Jean Lambert-wild, sont deux clowns blancs - est d'une totale fidélité à l'oeuvre et à ses fameuses didascalies. La couleur bleu-gris du décor, les belles lumières de soleil pâle et de lune froide semblent transpirer directement des mots de Beckett... L'évocation de l'immigration africaine apparaît comme évidente, organique. Un signe d'emblée compris, assimilé, de l'absurdité du monde actuel.

Clowns sauvages

Vladimir/Bohiri et Estragon/Assandé jouent leur partition avec une grâce à la fois funèbre et joyeuse. Anéantis mais fiers de (sur)vivre, souvent drôles. Conscients de l'horreur, des charniers alentour, mais encore aptes à rire et à s'aimer. Bozonnet et Lambert-wild incarnent un duo de clowns sauvages. Ils ne font pas que distraire le plat quotidien des deux SDF, ils sont de véritables alter ego, pantins funestes d'une planète qui part en vrille. Leurs deux passages en forme de numéros virtuoses laissent un sillage éclatant de violence et de désespoir...

C'est à la tombée de la nuit, lorsque la parole se fait murmure, que l'on perçoit le mieux ce qui nous rapproche de ces hommes en suspens. La douleur vive, héroïque, de l'attente portée par les comédiens irradie la scène obscure. Beckett ne parle plus seulement à l'esprit, mais au corps, aux sens. Le mal de vivre, c'est maintenant...

Philippe Chevilly

LOISIRS ET SPECTACLES

THÉÂTRE

Filez voir Godot sans attendre

ON DIT PARFOIS d' « En attendant Godot », cette pièce de l'écrivain et dramaturge irlandais Samuel Beckett, Prix Nobel de littérature en 1969, qu'elle est l'un des textes les plus représentatifs du théâtre de l'absurde. C'est un raccourci fainéant et, pire, malhonnête. Vladimir et Estragon, les deux clochards épuisés qui attendent, dans un lieu sans décor, près d'un arbre sans feuilles, un certain Godot qui ne vient jamais, sont la représentation évidente et immédiate de la condition humaine dans sa plus parfaite nudité.

Et lorsqu'un attelage improbable composé d'un maître cynique, Pozzo, imbu de lui-même, ridicule et brutal, conduisant au fouet et à la corde un pauvre hère nommé Lucky (!) acclimaté à son esclavage, traverse leur territoire, il n'y a pas à chercher midi à 14 heures : c'est bien l'humanité tout entière, entre pouvoir et soumission, mais qu'on retrouvera bien mal en point un

peu plus tard, qui passe par là. Le cinquième personnage est un gamin. Il vient à deux reprises donner des nouvelles de Godot, lequel, comme dans la chanson d'Adamo, ne viendra pas ce soir. Ni le soir suivant. Autant s'en aller. Or Estragon et Vladimir ne s'y résolvent pas. S'en aller où ? Pour avoir encore plus froid ? Encore plus faim ? Au risque d'être punis ?

Un coup de poing au cœur

Au Théâtre de l'**Aquarium**, sur le site de la Cartoucherie de Vincennes, un trio d'acteurs et metteurs en scène, Jean-Lambert Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, a replongé les mains dans cette pâte de théâtre qui a quelque chose d'originel. Langue simple, terreau de jeu beaucoup plus fertile qu'il n'y paraît, « Godot » est un Lego aux infinités de reconstruction. La version que nous propose l'Aquarium, qui fête au passage ses 50 ans, est de toute beauté : visuelle d'abord, à

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

En choisissant de faire interpréter les deux vagabonds de la pièce par des Ivoiriens, les metteurs en scène donnent au texte de Beckett une consonance très actuelle.

commencer par un sublime et travail de lumières. Inventive ensuite. Et l'invention, ici, réclame le doigté d'un artificier. Elle fait des merveilles avec le duo Pozzo-Lucky. Ce der-

nier, incarné par Jean-Lambert Wild, est traité façon clown. Son monologue abscons, véritable performance d'acteur, charrie dans une partition gestuelle et vocale ses

alluvions de désarroi et de comique.

Mais surtout, enfin, cette nouvelle adaptation rend à ce texte, avec la force d'une gifle, une dimension tout actuelle. Michel Bohiri et Fargass Assandé, qui incarnent Vladimir et Estragon, sont ivoiriens. Du coup, ce ne sont plus deux paumés métaphysiques qui nous sont donnés à voir mais deux migrants, deux exilés, de Sangatte ou du coin de la rue, accoutumés au rejet, au racisme et aux coups de pied au cul. Bye bye la métaphysique. Juste un incroyable résumé de la vérité du monde. Et vous connaissez le pire, dans tout ça ? On y rit beaucoup...

PIERRE VAVASSEUR

« En attendant Godot », jusqu'au 29 mars au Théâtre de l'Aquarium, la Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, Paris (XII^e). Du mardi au samedi à 20 h 30. Tél. 01.43.74.99.61. Tarif : 22 €, 15 €, 12 €. Durée : 1 h 50. Navette Cartoucherie au métro Château-de-Vincennes.

Francophonies en Limousin : la vitalité au présent

Par [Armelle Héliot](#) le 29 septembre 2014 16h13

Trente et une éditions et une vitalité qui ne se dément pas. Créée par Pierre Debauche, le festival, aujourd'hui dirigé par Marie-Agnès Sevestre, continue de révéler des auteurs de langue française.

« Limoges, au Congo, c'est un mythe ! » Julien Mabilia Bissila vient de recevoir le prix RFI du théâtre pour son texte « Chemin de fer ». Après avoir remercié les autorités présentes, Marie-Angèle Sevestre, directrice des Francophonies en Limousin, Cécile Méjrie, directrice de RFI, il prend la parole avant de poursuivre en lisant des extraits truculents de son écrit. « *« On nous disait : nous avons reçu une lettre de Monique Blin, elle veut que nous soyons au programme des prochaines Francophonies, alors nous nous remettons au travail ! » Et d'ajouter dans un grand rire « Je pense que c'est la même lettre que l'on nous a lue pendant des années. »* Mais l'effet était garanti et l'est toujours.

Alain Van Der Malière, récent président de la manifestation (mais il était au conseil d'administration depuis longtemps), le souligne : « Les Francophonies sont un festival unique au monde. » L'ancien directeur du Théâtre et des Spectacles, avec le sens profond du service public qu'il a toujours manifesté, cherche depuis janvier dernier, date de sa nomination en remplacement de Tahar Ben Jelloun, à redonner de la force à une manifestation qui s'est un peu étiolée financièrement. « *Ici, les collectivités ont eu tendance à juger le festival hors sol, élitiste, parisianiste parce qu'il peu donner l'impression, de l'extérieur, de ne se poser dans la ville d'une dizaine de jours.* »

Il fallait absolument renouer avec les politiques, « *restaurer un climat de confiance entre les collectivités et le festival.* » Les données ont récemment changé : après 102 ans, la municipalité socialiste est passée à droite, même si le département et la région sont restées à gauche.

Alain Van Der Malière sait qu'il peut s'appuyer sur des atouts historiques : « *Il y a dans la région une forte tradition d'engagement culturel, comme dans le Nord.* » Or, « *la région est, après l'Etat, le deuxième partenaire des Francophonies.* » La ville de Limoges, elle, n'intervient pas beaucoup et ne concède budgétairement que très peu à une manifestation qui est pourtant très connue. »



Photo En attendant Godot de Samuel Beckett Crédit Tristan Jeanne-Valès

Le budget global des Francophonies est relativement modeste alors qu'après Avignon, le Printemps des comédiens, il est l'un des plus importants en matière de théâtre -en mettant à part Aurillac et Chalons dans la rue, dédiés au théâtre de rue.

Le budget ? 1,35 million d'euros. Dans son histoire la manifestation, qui n'a connu que peu de directeurs -donc une grande stabilité : Pierre Debauche, Monique Blin, Patrick Le Mauff, Marie-Ange Sevestre- a parfois été menacée. Notamment de devenir « biennale ». « *Ce qui était une manière de la faire disparaître* » souligne le Président qui explique qu'il a pris son bâton de pèlerin « *pour faire de la pédagogie* ».

« *Il y a 700 à 750 millions de locuteurs français dans le monde. Cela participe de manière très importante au rayonnement de la France. Et notamment grâce à l'Afrique. Or, dans quelques années, la population atteindra le milliard.* » Autre facteur de soutien : l'immigration. On apprend le français en France et l'on retourne au pays avec quelque chose de notre culture et la maîtrise plus ou moins aboutie de la langue.

Il y a toujours un secrétariat d'Etat à la Francophonie. Après Yamina Benguigui, Madame Girardin ne brille guère par son énergie....et ne met pas un sou dans le soutien aux Francophonies ! Jusqu'en 2008-2009, il y avait 150.000 euros du ministère des Affaires étrangères, mais Bernard Kouchner a supprimé cette subvention en même temps qu'il opérait des coupes sombres dans les instituts français.

L'un des projets d'Alain Van Der Malière est donc de solliciter et Laurent Fabius et Madame Girardin... «*Il suffirait de cent mille euros de plus.* » Et le président a bon espoir de ce côté-ci et du côté de la municipalité. « *L'adjoint à la culture, Me Polliat, avocat, est très sensible aux arts, fréquentait le festival avant d'être élu et nous écoute avec bienveillance.* »

L'autre donne qui change et qui peut constituer un facteur de développement est la nomination, à la tête du Centre dramatique National, après Pierre Pradinas, de Jean Lambert-wild qui quitte donc Caen pour Limoges. Parce qu'il a un vrai projet.

En ce mois de septembre 2014 il a présenté le remarquable *En attendant Godot* mis en scène par lui, par Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet dans le cadre des Francophonies.

Le spectacle est en tournée dans les mois qui viennent et nous en reparlerons plus longuement. La distribution ? Fargass Assandé, Estragon, Michel Bohiri, Vladimir, Marcel Bozonnet, Pozzo, Jean Lambert-wild, Lucky, Lyn Thibault, l'enfant.

Le projet de Jean Lambert-wild, qui a un "tropisme francophone", qui est né à La Réunion en 1972, est de collaboration. Chacun prendra garde aux tentations de fusion du ministère...

Le président Van de Malière compte sur l'Université et son laboratoire de langues et compte également sur la Bibliothèque de la ville. Une bibliothèque municipale à vocation régionale, la première à avoir été en réseau avec la BnF et qui possède des fonds intéressants : 2000 lettres d'une correspondance Emmanuel Roblès-Albert Camus, les archives d'écrivains haïtiens, etc...

Bref, nous en reparlerons : il y a de l'avenir, du "potentiel" comme disent les jeunes et les publicitaires...Il y a des après à Limoges.

Les Francophonies de poursuivent jusqu'au 4 octobre et, parmi les spectacles présentés, En attendant Godot est en tournée dans toute la France (05 55 10 90 10).

www.lesfrancophonies.fr

l'Humanité

Godot, sombre héraut du théâtre de l'absurde

Pièce mythique, emblématique du théâtre de l'absurde, voilà une nouvelle mouture sacrament revigorante à six mains, créée à la Comédie de Caen et brillamment interprétée.

Lorsque Samuel Beckett écrit *En attendant Godot*, il parsème la pièce de didascalies comme autant de bombes à fragmentation. Toute tentative de s'écarter, ne serait-ce que d'un pouce, de ce chemin poussiéreux qui vient de nulle part et va on ne sait où, à la mauvaise ombre d'un arbre maléfique, est vouée à l'échec. Retour au texte. Aux mots de Beckett qui font sens, ici plus que jamais, dans cette mise en scène que nous livrent Jean Lambert-Wild, directeur de la Comédie de Caen, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet, qui fut directeur du Français.

Estragon (Fargass Assandé) et Vladimir (Michel Bohiri) ne sont pas d'ici, comme ils le disent à monsieur Pozzo (Marcel Bozonnet), qui tient au bout d'une laisse Lucky (Jean Lambert-Wild). Ils sont même de très loin, Fargass Assandé et Michel Bohiri, de Côte d'Ivoire, ont dû affronter de nombreuses tracasseries administratives françaises pour participer à ce projet. Mais ils sont bel et bien là, et leur présence donne un tout autre relief à cet *En attendant Godot*, repousse les grilles de lecture classique et laisse éclater au grand jour le théâtre visionnaire, universel et intemporel de Beckett, l'identité, la fuite, la peur, le courage, la lâcheté, en un mot comme en cent, la condition humaine. Quand on n'a plus rien, quand il ne vous reste plus rien. Estragon et Vladimir sont plus que des hommes à la marge, ils sont le révélateur d'un monde qui a peur, peur de ce qui lui est étranger et donc de l'étranger. Que font ces deux hommes sur ce bout de chemin ? Ils attendent

Godot, certes. Cette attente va se muer, au fil des échanges, car il faut bien combler les silences, le vide, faire société. Ils se parlent, s'écoutent, ne s'écoutent pas, se fâchent, se réconcilient. Ils sont vivants dans un monde qui semble mort, dans un paysage d'après la bataille. L'irruption de Pozzo et de Lucky, le premier tenant l'autre en laisse tel un animal, ouvre un espoir de début d'humanité. Une drôle d'humanité où la domination est de règle, où l'un soumet l'autre quand bien même on ne sait pas, on ne sait plus si tout ça est vrai, fictif, si c'est un jeu ou pas. Plus on croit savoir,

plus le mystère s'épaissit. Le mystère des hommes qui poussent comme des mauvaises herbes sur un chemin poussiéreux à l'abri d'un arbre frappé par la foudre. Godot veille au grain qui envoie un commissionnaire donner des ordres. Un enfant, un jeune berger, maltraité par son patron.

Godot ou le pouvoir invisible, grand manipulateur devant l'Éternel, dirige son monde, à défaut du monde, à coups d'ordres portés par des ondes invisibles. Alors nos deux héros attendent parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre. Tandis que Pozzo et Lucky repartent.

Fin de la parenthèse. Retour à la case départ.

Cette proposition théâtrale nous parvient donc avec une étonnante acuité. Il faut saluer les comédiens, leur jeu, leur intuition du jeu qui confèrent à Estragon et Vladimir une humanité nouvelle, où les corps se touchent, s'embrassent comme en contrepoint de leurs échanges parfois rugueux. Sous leurs atours misérables, ils cachent des trésors qui apportent une touche s'insolite et de merveilleux. Tels des magiciens, Fargass Assandé et Michel Bohiri confèrent à leur personnage une dimension universelle rarement atteinte. Dans un tout autre registre, Marcel Bozonnet (Pozzo), sorte de monsieur Loyal au bord de la vie, tient bien sa partition, porte beau son rôle clownesque dont les ressorts sont à chercher du côté du music-hall jusqu'au bout de son haut-de-forme. Enfin, Jean Lambert-Wild joue un Lucky fardé de la tête aux pieds dans les habits d'un auguste du genre à faire peur aux enfants, inquiétant, mutique, laissant éclater son talent d'acteur dans son unique tirade – que l'on distingue enfin tant elle est casse-gueule dans la mécanique d'écriture –, mais quelle tirade ! D'où il ressort, derrière cette logorrhée des mots, des noms, une langue déconstruite, éruptive qui, soudain, fait sens. « Pense, porc ! » lui ordonne Pozzo. Les mots se bousculent dans un désordre apparent et c'est la revanche de la langue, de la parole puzzle surgie du tréfonds des âmes. La tragédie des hommes passée au crible de l'absurdité du théâtre beckettien.

Belle leçon de vie...

Marie-José Sirach
avril 2014



"En attendant Godot" et le sort des immigrants clandestins mis en scène à Caen

CAEN, 20 mars 2014 (AFP) - 20.03.2014 08:46

La Comédie de Caen, présente depuis mardi soir, avant une tournée en France, une mise en scène d'"En attendant Godot", de Samuel Beckett, qui propose un parallèle avec le sort des immigrants clandestins dans le monde actuel.

Les acteurs ivoiriens Fargass Assandé et Michel Bohiri y interprètent avec finesse et humour Vladimir et Estragon, les deux vagabonds incarnant l'humanité, qui attendent Godot tout au long de la pièce.

Marcel Bozonnet et Jean Lambert-Wild ont choisi d'interpréter un Pozzo et un Lucky - le couple de maître-esclave dont le chemin croise celui de Vladimir et Estragon - plus expansifs, souvent glaçants, parfois drôles.

L'ancien directeur de la Comédie française et le directeur de la Comédie de Caen-Centre dramatique national de Normandie signent également la mise en scène de ce spectacle, de concert avec Lorenzo Malaguerra (directeur du Théâtre du Crochetan à Monthey en Suisse). Pozzo est ici comme un clown blanc incarnant la noirceur de l'humanité en exploitant un Auguste en pyjama, personnage récurrent dans les mises en scène de Jean Lambert-Wild, dont les rayures évoquent cette fois un prisonnier voire un rescapé des camps de concentration.

"Je pense qu'il s'agit d'un texte éminemment politique. Je me suis demandé qui sont Vladimir et Estragon? A partir du moment où on pense qu'ils pourraient être deux immigrants clandestins en attente d'un passeur, tout résonne autrement. Pour moi cette lecture politique est évidente", explique Jean Lambert-Wild, directeur de la Comédie de Caen.

"C'est très intéressant d'avoir choisi des acteurs africains. Les phrases de Beckett ont un sens qu'elles n'avaient pas avant (le texte date des années 1950, ndlr) puisqu'on était dans notre petit monde à chapeau melon", a estimé Stéphane Gilbert, un critique luxembourgeois de l'association internationale de la critique de théâtre (AICT) lors d'une "rencontre critique à chaud" organisée mardi soir à l'issue du spectacle joué à Hérouville-Saint-Clair, dans l'agglomération de Caen.

Alice Georgescu, une critique roumaine de l'AICT n'a de son côté "pas retrouvé cette intention politique dans la pièce. Mais personnellement, j'en suis heureuse", dit-elle.

Contrairement à beaucoup d'interprétations passées, qui mettent en avant les personnages de Vladimir et Estragon, ce sont ici ceux de Pozzo et de Lucky qui ressortent, ont estimé plusieurs critiques.

Mais "ça fonctionne", a estimé l'américaine Wendy Rosenfield.

Le spectacle est proposé jusqu'au 28 mars à Caen avant une tournée en France et en Suisse jusque fin mars 2015 où il sera joué au Théâtre de l'Aquarium à la cartoucherie de Vincennes.

HEBDOS

TEMOIGNAGE CHRETIEN

FIGAROSCOPE

L'EXPRESS STYLE

TELERAMA SORTIR

LE NOUVEL OBSERVATEUR

POLITIS

TELERAMA

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Théâtre

Godot l'Africain

Il y a dans la mise en scène commune de Marcel Bozonnet, Jean Lambert-wild et Lorenzo Malaguerra, du chef-d'œuvre de Samuel Beckett, *En attendant Godot*, une sorte d'aveuglante évidence. Plus de soixante ans après sa création la pièce, maintes et maintes fois jouée ici et là, dans des propositions très différentes les unes des autres, retrouve une véritable pertinence et une étonnante actualité même si, comme tout grand classique, cette œuvre transcende le temps.

C'est que les personnages de Vladimir et Estragon sont ici interprétés par deux Africains, Fargass Assandé et Michel Bohiri, tout simplement remarquables de fraternelle connivence, portant en eux leur poids d'humanité dans leur interminable attente tout comme dans leur inaltérable espérance. Le tout autour de ce qui apparaît comme un arbre à palabres. Leur présence est encore rehaussée par l'étonnant couple Pozzo et Lucky, maître et esclave, interprété avec une saveur et un brio tout clownesque par Marcel Bozonnet et Jean Lambert-wild qui retrouvent ainsi ce qui était le fondement de la proposition de Samuel Beckett, un jeu de cirque. On sait pertinemment que l'auteur s'inspirait du célèbre duo de clown de la fin du XIX^e siècle : Footit et Chocolat. Dès lors l'attente sait aussi faire le détour de la drôlerie. C'est probablement l'une des toutes premières fois où l'attente de ce fameux Godot ne paraît pas longue...

JEAN-PIERRE HAN

En attendant Godot, de Samuel Beckett, mise en scène Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra, Marcel Bozonnet.

Théâtre de l'Aquarium, Paris, du 17 au 29 mars, www.theatredelaquarium.net



PAR ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr



Michel Bohiri et Fargass Assandé redonnent saveur et vitalité à Vladimir et Estragon, le couple métaphysique de *Godot*.

que très sévère du... *Figaro*, Jean Anouilh avait célébré Beckett, à la une du même journal. Il avait eu cette formule : « *Les Pensées de Pascal jouées par les Fratellini* » et les deux vagabonds qui ont fait les vendanges à Roussillon, dans le Vaucluse (car la pièce est ancrée dans le réel, en rien abstraite), sont aussi des clowns. Mais il ne faut pas penser que c'est simplement en distribuant ces rôles à deux artistes africains que les concepteurs du spectacle en renouvellent la portée. C'est le jeu qui fait la différence, c'est l'interprétation qui fait la reverdit.

LE RETOUR DU MÊME. Dans un décor fidèle aux didascalies de Samuel Beckett (la route, l'arbre), une scénographie harmonieuse et belle qui fait penser à la peinture métaphysique, les comédiens donnent aux personnages une densité et une profondeur qui irradient le mystère même de l'œuvre qui nous renvoie aux questions les plus hautes et aux questions les plus prosaïques. Pascal est toujours là : ils sont « embarqués », comme l'est tout être humain. Avec beaucoup d'intelligence, et discrètement, le mouvement général du spectacle donne le sentiment d'une ronde qui ne finira jamais, d'un cercle, de l'éternel retour du même. Pourtant une feuille est bien apparue sur l'arbre... Pourtant l'enfant (Lyn Thibault, toute grâce crissante) revient... Le temps passe... Vladimir-Michel Bohiri et Estragon-Fargass Assandé jonglent finement avec les situations minimales, les « épisodes », chaussures ou carottes flétries. Ils ont la saveur et la vitalité des êtres imaginés par Samuel Beckett et apportent une force aux grands raisonneurs. L'écrivain composa *En attendant Godot* après la guerre. Il avait été

BECKETT, SANS TROP ATTENDRE

EN DÉCOUVRANT LE SPECTACLE, ON COMPREND POURQUOI « EN ATTENDANT GODOT » EST UN CHEF-D'ŒUVRE DU XX^e SIÈCLE ET BECKETT UN GÉNIE TRÈS HUMAIN.

Encore *Godot* ? Mais non ! Cette production a quelque chose de miraculeux : on a le sentiment que l'on découvre la pièce ! Trois artistes signent la mise en scène : Jean Lambert-Wild (qui joue Lucky), Lorenzo Malaguerra, un ami et collaborateur, Marcel Bozonnet (qui joue Pozzo). Ils ont confié le rôle de Vladimir à Michel Bohiri, celui d'Estragon à Fargass Assandé, celui du jeune garçon à Lyn Thibault. Les deux premiers comédiens viennent de Côte d'Ivoire, où ils ont une carrière brillante. Ainsi donc ces « étrangers » prennent-ils en charge, sans que l'on en ait conscience, l'histoire d'aujourd'hui. Celle des migrations obligées. Répondant à la criti-



L'AQUARIUM
Route du Champ-de-Manoœuvre (XII^e).
TÉL. :
01 43 74 99 61.
HORAIRE :
20 h 30 du mar.
au sam. 16 h dim.
JUSQU'AU
29 mars.
DURÉE :
2 h 05.

résistant. Son réseau avait été dénoncé. Nathalie Sarraute l'avait hébergé puis il s'était rendu dans le Sud. Dans le Vaucluse. Roussillon et ses terres aux couleurs si chaudes éclairent la pièce dont cette mise en scène met en lumière toutes les nuances, les touches sensibles. Marcel Bozonnet, avec sa belle voix impressionnante et chantante, prête à Pozzo l'emphase qui convient. Jean Lambert-Wild est un comédien très intéressant. Vif et puissant. On

n'oubliera pas le monologue de Lucky, la ferme conviction d'un homme qui nous interroge. Un spectacle remarquable. ■



En attendant Godot

De Samuel Beckett Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, Paris (XII^e).
Jusqu'au 29 mars Puis en tournée ★★

Deux vagabonds se retrouvent sur un bout de terre à la tombée de la nuit. Vladimir et Estragon ont rendez-vous avec un certain Godot, qui tarde... Qui est-il ? Peu importe, il faut l'attendre. Alors, pour tuer le temps, sous un arbre sans feuilles, ils se parlent, se disputent et se réconcilient. Sans cesse. Une routine mortifère qui sera bousculée par l'arrivée

d'un autre homme, Pozzo, tenant son valet Lucky en laisse. En s'emparant de ce texte mythique sur l'absurdité de notre condition, les metteurs en scène Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet ont pris le parti de mettre au goût du jour la pièce de Beckett en racontant l'errance des migrants africains. Deux comédiens ivoiriens tiennent les rôles

de Vladimir et Estragon, tel un couple de clowns outrés par la violence de l'Occident. Dans la peau de Lucky, Jean Lambert-wild réalise au passage une performance d'acteur exceptionnelle lors du monologue ahurissant. Si cette pièce vaut le détour, c'est avant tout pour la musicalité de la parole de ses comédiens et l'élégance de sa mise en scène. **I.H.L.**



Théâtre

TRISTAN JEANNE-VALES



En attendant Godot

Jusqu'au 29 mars, Théâtre de l' Aquarium, Cartoucherie.

En attendant Godot

De Samuel Beckett, mise en scène de J.-L. Wild, L. Malaguerra et M. Bozonnet. Durée: 1h50.

Jusqu'au 29 mars, 20h30 (du mar. au sam.), 16h (dim.), Théâtre de l' Aquarium, Cartoucherie, route du Champ-de-Manceuvre, 12^e, 01 43 74 99 61. (12-22€).

📺 Lumineuse idée que d'avoir fait jouer les deux errants d'*En attendant Godot* par deux magnifiques comédiens ivoiriens : Fargass Assandé et Michel Bohiri. D'emblée, ils évoquent les émigrés clandestins d'aujourd'hui, sortis de nulle part et partout rejetés. Ainsi, nous apparaît soudain plus politique le chef-d'œuvre de Beckett. Les allusions au petit tas d'os qu'aurait pu devenir Estragon, le pyjama rayé de Lucky évoquent-ils les camps de concentration nazis ? C'est tout l'intérêt de cette mise en scène que d'ouvrir le texte à toutes ses interprétations possibles. De la clownerie au mysticisme, la pièce rayonne sous tous ses angles. Les cinq interprètes forment un quintette truculent, tendre et absurde, bizarrement plein de suspense... – **F.P.**

Beckett à Sangatte

L'absurde d'*En attendant Godot* au service d'une tragédie contemporaine : celle des migrants qui tentent de trouver une place en Europe.

Un parfait > équilibre entre comique et tragique.

TRISTAN
JEANNE-VALÉS



Un sentier tortueux et mal dessiné, presque noyé dans une fine couche de terre cendreuse. Un arbre calciné et un vieux bidon d'essence. Telle est la « route de campagne avec arbre » du *En attendant Godot* mis en scène par Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra. Un vrai non-lieu, fidèle aux didascalies de Beckett, mais qui évoque aussi des paysages contemporains : ceux de Calais, brûlés pour empêcher toute tentative d'installation.

Dans les rôles de Vladimir et d'Estragon, les comédiens ivoiriens Michel Bohiri et Fargass Assandé confirment la discrète teneur politique du décor. Sans alourdir le texte ni leur jeu de références à l'immigration, et dans le parfait équilibre entre comique et tragique qui fait la beauté de ce chef-d'œuvre de l'absurde. Pour dire la détresse des immigrés clandestins, les deux acteurs n'utilisent que leur peau. Leur couleur, qui, associée au texte de Beckett, semble gagner en intensité. Parce qu'on ne s'attend pas à la trouver là, dans ce classique de la littérature française.

Sur le plateau d'*En attendant Godot*, Michel Bohiri et Fargass

Assandé sont donc des hommes hyper visibles. Par leur seule présence, ils disent l'échec des politiques d'intégration européennes et l'impossible déni de la couleur de peau. Ou plutôt, c'est Beckett qui le dit à travers eux. Beckett qui n'aura pas connu Sangatte, mais qui vécut de près la montée du nazisme, lorsqu'il parcourait l'Allemagne en 1936 pour se nourrir de peinture expressionniste, puis lorsqu'il dut se réfugier à Roussillon pour échapper à la police allemande après la dénonciation du réseau de résistance Gloria, auquel il participait.

Tapiés derrière les dialogues tarabiscotés et les jeux saugrenus dont Vladimir et Estragon remplissent leur temps, les logiques d'exclusion étaient déjà présentes dans *En attendant Godot*. Dans l'infime espace de liberté laissé par Beckett, le trio de metteurs en scène a alors tiré la solitude des deux personnages principaux vers des détresses actuelles.

Jean Lambert-Wild et Marcel Bozonnet s'impliquent physiquement dans cette mission : l'un en jouant Lucky, sorte d'esclave chargé de valises et tenu en laisse, et l'autre Pozzo, le maître de cette drôle de créature célèbre pour

son long monologue effiloché. Ils sont la caricature d'un Occident à la gloire passée depuis longtemps. Si différents, *a priori*, des deux bonshommes figés dans l'attente qu'ils rencontrent au milieu du premier acte. En réalité si proches.

Michel Bohiri et Fargass Assandé sont des clowns en civil. Des Charlie et Chaplin venus d'ailleurs, à l'élégance toute rapiécée. Avec son nez rouge, son visage

fardé de blanc et son minuscule chapeau juché sur le crâne, Jean Lambert-Wild arbore quant à lui une figure d'auguste assez originale. Perdu dans un grand pyjama rayé, son Lucky ressemble étrangement à son clown habituel, que l'artiste incarne à l'occasion de spectacles-performances où il aime à mêler les disciplines. Traîné par un Marcel Bozonnet à la voix suraiguë et aux gestes vifs, il porte le désespoir de ceux qui n'ont plus la force d'attendre Godot.

Créée en mars dernier à la Comédie de Caen, cette pièce a notamment été présentée aux Francophonies en Limousin fin septembre, où elle a pris un sens particulier. De par son inscription aux côtés de la dernière pièce de Dieudonné Niangouna ou de l'opéra circassien *Daral Shaga*, écrit par Laurent Gaudé et mis en scène par Fabrice Murgia, mais aussi en préfiguration du rôle que jouera bientôt Jean Lambert-Wild dans la vie culturelle de la région. Dès janvier 2015, le metteur en scène et comédien dirigera en effet le Théâtre de l'union, centre dramatique national du Limousin. Une nomination qui s'annonce bien.

> Anaïs Heluin

En attendant >

Godot de Samuel Beckett, le 7 novembre au Théâtre des chalands du Val-de-Reuil, du 25 au 29 novembre au Théâtre de la manufacture, CDN de Nancy, tournée sur www.comediedecaen.com.

Le 2 octobre 2014

Chez Beckett, Vladimir et Estragon sont africains et c'est un enchantement...

Proposer à deux acteurs africains les rôles de Vladimir et Estragon dans "En attendant Godot" de Samuel Beckett avait tout pour se révéler une fausse bonne idée pleine de bonnes intentions. Elle se révèle formidable.

Ils s'y sont mis à trois metteurs en scène pour la mener à bien: Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet, et un suisse, Lorenzo Malaguerra. Ils respectent fidèlement les indications de Beckett: une route, un arbre desséché. Mais voilà: la présence, la qualité de jeu de deux extraordinaires acteurs ivoiriens - Fargas Assandé (Estragon) et Michel Bohiri (Vladimir) modifie radicalement l'écoute de cette pièce mythique. Non pas qu'il en changent un mot, non, au contraire. Mais leur dégainé de clochards d'aujourd'hui, qui tentent de rester dignes tout de même, leur manière de bouger, leur faconde comique pince sans rire confère à chaque réplique de Beckett, ou quasi, des résonances inusitées.

On croyait connaître cette pièce. Non, la voici comme neuve; cruelle, à vif, nostalgique aussi, et terriblement et à jamais actuelle. Et ce d'abord et avant tout parce que Assandé et Bohiri sont une révélation. Ils habitent chez Beckett avec pudeur, panache et grande classe... Ils parlent le Beckett avec un naturel confondant, et aussi comme s'ils s'avançaient avec chaque mot en territoire inconnu, inquiétant, mais porteur d'espoir. Et se profilent derrière eux, sans que jamais ils n'appuient ni un geste, ni une réplique, les "billions" d'exilés du continent Afrique qui errent sur les routes, les rives, dans l'attente d'un visa, d'un sauveur, d'un Godot. Marcel Bozonnet est Pozzo le dictateur allumé, fou, une sorte de matamore dégingué tenant en laisse un Lucky soumis, en pyjama rayé, auquel Jean-Lambert Wild, qui le joue, a apposé une nez rouge de clown triste. Le garçon qui par deux fois revient pour dire que ce soir Godot ne viendra pas, demain sans doute (Lyn Thibault) a la dégainé d'un gamin des années quarante. Cette merveille se joue entre quelques toiles peintes genre ciel triste. (jusqu'au 4 octobre à la Filature/Mulhouse, le 9 à Brives. Et en novembre, le 7 à Val de Reuil, du 25 au 29 au CDN de Nancy. Les parisiens attendront Godot ..en mars, au Théâtre de l'Aquarium).

Que Jean Lambert-Wild ait été nommé à la direction du théâtre de l'Union, le Centre Dramatique National de Limoges, est donc une bonne nouvelle pour les Francophonies, où ce Beckett a fait halte deux jours.

Odile Quirot

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Tit
En attendant Godot

 Tragi-comédie
Samuel Beckett

 | Mise en scène de Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra
 | 2h10 | Du 14 au 16 mai à La Chaux-de-Fonds (Suisse)
 | Le 27 mai au Théâtre du Préaux, Vire (14) | Les 26 et 27 septembre aux Francophonies en Limousin, Limoges (86)
 | Du 2 au 4 octobre à La Filature, Mulhouse (68)...
 | Tél.: 02 31 46 27 27.

Lumineuse idée que d'avoir fait jouer les deux errants d'*En attendant Godot* par deux comédiens ivoiriens, les magnifiques Fargass Assandé et Michel Bohiri. D'emblée, ils évoquent les émigrés clandestins d'aujourd'hui, les sans-papiers sortis de nulle part et partout rejetés. Ainsi nous apparaît soudain plus engagé, plus politique, le chef-d'œuvre de Beckett (1906-1989), composé en 1948-1949 et qu'on s'imaginait représenter de façon autrement plus métaphysique le théâtre de l'absurde contemporain. Les allusions au petit tas d'os qu'aurait pu devenir Estragon, comparse de Vladimir, le pyjama rayé de Lucky évoquent-ils les camps de concentration nazis encore proches? C'est tout l'intérêt de la mise en scène cosignée par Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra que de réveiller ainsi le texte, de l'ouvrir à toutes ses interprétations possibles, de le «concrétiser». Aucun parti pris violent, aucune niaise actualisation pourtant dans ce spectacle qu'interprètent eux-mêmes les deux premiers – tragique couple de clowns Lucky-Pozzo –, à la manière de Laurel et Hardy et autres Footit et Chocolat qu'aimait tant Beckett et qui l'auraient nourri. Sur le plateau vide couvert de terre grise et vaguement entouré de murs bleutés, l'arbre mort voulu par le dramaturge est bien là; et aucune musique rajoutée, aucun gadget scénique (juste quelques drôles d'effets spéciaux...) ne viennent polluer la partition

verbale. Non, c'est au contraire de son écoute même, attentive, scrupuleuse, que surgissent les surprises. Des mots, de ce langage charnu plein d'humour et de matière, d'âpreté et de pensée. A l'entendre si admirablement mis en bouche et comme remâché, on est étonné – encore – de l'absolue maîtrise de notre langue qu'avait l'écrivain irlandais. Et comment, à travers elle, il nous fait voyager si loin. Même si le moindre mouvement d'*En attendant Godot*, cette pièce quasi immobile sur l'attente d'un homme – un passeur? un dieu? qui jamais ne viendra – est chorégraphié dans un espace de quelques mètres carrés. Mais de l'obéissance magnifiée à l'œuvre, y compris dans ses dimensions picturales – Beckett a confié s'être inspiré d'une toile du romantique allemand Caspar David Friedrich (*Deux hommes contemplant la lune*) – les cinq interprètes ont fait un quintette truculent, tendre et absurde, bizarrement plein de suspense. La pièce rayonne sous tous ses angles, de la clownerie – Lucky avec un nez rouge cubiste – au mysticisme. L'espace se zèbre de fulgurantes intuitions en tout genre.

TRISTAN JEANNE-VALÈS


 Une mise en scène truculente, tendre et absurde d'*En attendant Godot*.

L'éternelle attente de Godot

Une création de la Comédie de Caen donne une résonance actuelle à la pièce de Beckett.

"Route à la campagne, avec arbre." Par ces premières indications, débute le texte de Beckett, *En attendant Godot*, que l'auteur écrit en 1948. Combien d'arbres, depuis la création de la pièce par Roger Blin en 1953, ont-ils ainsi été plantés sur scène? Difficile à dire. Donc, il y a, planté au milieu de nulle part, un arbre, au bord d'une route, et Estragon, qui a mal aux pieds, rejoint par Vladimir. Alors? Alors les deux hommes attendent Godot "dont leur avenir dépend". Mais ici, ils sont africains. Et par cette distribution des rôles à des acteurs ivoiriens, Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet donnent à voir la pièce sous un éclairage actuel percutant. Le théâtre de l'absurde est glissé sous le tapis.

Godot devient le passeur, ou le fournisseur de papiers, que l'on attend comme seule issue possible vers un nouvel avenir. Réduits à une vie de misère, pauvres hères en attente d'une survie hypothétique, Vladimir et Estragon sont ces étrangers venus des pays du Sud. L'attente passive et immobile est leur quotidien. Le jeu simple, au naturel quasi enfantin, de Fargass Assandé et Michel Bohiri donne à leurs personnages une humanité charnelle, une chaleur, un humour nouveaux.

Moins clochards célestes que pauvres migrants échoués sur une terre inhospitalière, les deux interprètes ancrent la pièce dans la réalité d'aujourd'hui, relayée par l'apparition du tandem Pozzo-Lucky (magistralement interprété par Marcel Bozonnet, étonnant en monsieur Loyal un brin déjanté, et Jean Lambert-Wild, poétique clown blanc) : "Attention, il est méchant avec les étrangers", dit Pozzo, tenant Lucky en laisse. "Nous ne sommes pas d'ici", dit Estragon. "Vous êtes bien des êtres humains cependant", rétorque Pozzo. Mauvaise ironie, avant de pouvoir jouer en France, les deux comédiens ivoiriens ont dû attendre... leur visa.

En attendant Godot * * *

En tournée à la MAC d'Amiens les 6 et 7 mai, en Suisse à La Chaux de Fonds, Bienne, Monthey, Fully, puis au Festival des Francophonies en Limousin, les 26 et 27 septembre, à La Filature de Mulhouse du 2 au 4 octobre. Toute la tournée sur www.comediedecaen.com

Annie Chénieux - Le Journal du Dimanche

lundi 05 mai 2014



ht

Photo Tristan Jeanne-valès

M E N S U E L S
ET
B I M E S T R I E L S

LA TERRASSE

THEATRAL/ MARCEL BOZONNET

LA TERRASSE INTERVIEW

THEATRAL / JEAN LAMBERT-WILD

LA SCENE

Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet reprennent leur mise en scène d'un En attendant Godot résolument ancré dans la vie. Une véritable réussite.

« A cet endroit, en ce moment, l'humanité, c'est nous, que ça nous plaise ou non, dit Vladimir à Estragon, dans En attendant Godot*. Profitons-en, avant qu'il soit trop tard. Représentons dignement pour une fois l'engeance où le malheur nous a fourrés. » Magnifiquement incarnée par les comédiens ivoiriens Michel Bohiri et Fargass Assandé, cette humanité apparaît bien plus que digne dans le spectacle créé par Lorenzo Malaguerra, Marcel Bozonnet et Jean Lambert-Wild. Elle renvoie à une authenticité, une vibration qui nous happent, nous gagnent – dès les premiers mots de ces deux êtres saisis dans le mystère de l'existence – à la cause de l'abstraction profondément vivante, du hors le temps éminemment concret dont se nourrit la pièce de Samuel Beckett. Pleine d'une universalité paradoxale, cette humanité aux racines africaines nous frappe de ses préoccupations à la fois sensibles et transcendantales, de ses errances rieuses et poétiques. Elle nous fait miroir. De manière impressionnante. Et assoit, avant même l'arrivée de Pozzo et Lucky, la clairvoyance du projet théâtral qui prend corps devant nous.

L'humanité regardée à la loupe

Qui sont ce Vladimir et cet Estragon ? Deux hommes, comme ils le disent sans davantage se singulariser. Deux être humains semblables à n'importe quels autres. Que font-ils là, près d'un arbre, dans un espace désertique (la scénographie, joliment épurée, est de Jean Lambert-Wild) ? Ils attendent Godot. Ils passent le temps, soumis au poids des choses. « Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! », écrivait Paul Valéry, en 1920, dans son poème Cimetière Marin. Tout est déjà là, dans ce célèbre vers : empreinte des éléments, complexité de l'être au monde. Rejoints par les autres personnages qui, eux aussi, viennent peindre l'étrangeté et l'extravagance de la condition humaine (Jean Lambert Wild compose un Lucky dont la présence soulève l'âme), Michel Bohiri et Fargass Assandé ne cessent d'impressionner l'espace théâtral de leur corporalité terrienne. De leurs voix roulantes et charnues. A l'image du jeu de Marcel Bozonnet, dont le Pozzo hautement expressif semble échappé d'un chapiteau (le rôle du Garçon est, lui, interprété par Lyn Thibault), cette création d'une précision toute musicale prend le parti du burlesque et de la vitalité. La gravité, jamais très loin, est maintenue à distance. Elle participe, subtilement, en ombres portées, à dessiner les à-pics de cette humanité regardée à la loupe.

Manuel Piolat Soleymat

le 24 février 2015 - N° 230 * Texte publié aux Editions de Minuit.



EN ATTENDANT GODOT

Théâtre de l'Aquarium - Vincennes
Théâtre du Passage - Neuchâtel

à partir du
3
Mars

Marcel Bozonnet

Jouer Beckett

Avec deux autres metteurs en scène – Jean Lambert-Wild et Lorenzo Malaguer – Marcel Bozonnet s'est plongé dans le texte de Beckett. Un retour, puisqu'il avait joué *En attendant Godot* dans les années 70.

Un an après cette version proposée au CDN de Caen, le Théâtre de l'Aquarium de Paris, au cœur du bois de Vincennes, accueille le projet.

Théâtral magazine : Vous rangez la pièce parmi les œuvres des plus novatrices. Pourquoi ?

Marcel Bozonnet : A travers les siècles, les auteurs avaient à cœur qu'à tout instant le spectateur soit surpris par l'arrivée de nouveaux éléments qui transformaient le ressenti des personnages. On voulait renouveler l'intérêt. Alors qu'ici, deux personnes sont là, et vont demeurer. Elles attendent quelqu'un. Arrive un couple très curieux ; l'un tient l'autre en laisse, et l'autre semble être l'esclave de l'un. Une situation extrême. Quand ils sont partis, on ne sait pas s'ils étaient ceux attendus... Cela a donc produit un effet de sidération totalement admirative. Elle saisit l'acteur qui la joue, tellement elle paraît vraie sur la pauvreté, l'attente, la fin... On sait que Beckett était allé en Allemagne en 1936 et qu'il avait assisté à la montée de l'antisémitisme. Irlandais, il rentre en France horrifié, fait partie d'un réseau de résistance, dénoncé il a juste le temps de fuir et passe la ligne de démarcation. Lorsque l'on dit : "On

attend Godot", on dit aussi que l'on attend un passeur. La faire jouer aujourd'hui par des acteurs noirs résonne étrangement.

Rien n'y est pourtant explicite...

Tout est flouté, sourd, rien n'est dit. La pièce médite cet événement des camps de concentration sans jamais le dire. On entend le nazisme, le Rwanda, les génocides en Afrique. Il y a une pudeur. Ce serait impudique de raconter les choses de trop près. Je ne suis pas sûr que les gens de l'époque aient pu mesurer tout cela, mais on était en 1953...

Comment avez-vous travaillé ce texte à trois metteurs en scène ?

C'est un texte toujours difficile à apprendre, les phrases sont ciselées, d'une beauté invraisemblable. Trois metteurs en scène... Ce n'était pas gagné ! Nous avons commencé à nous mettre au travail en se relayant à la mise en scène, et l'on se comprenait. Deux jouent, ce qui est une forme de répartition du travail. Convoquer un metteur en scène pour jouer un quintet, c'est comme convoquer un chef d'orchestre pour

jouer un quintet de Schubert ! Ça n'a pas de sens. C'est une forme théâtrale pour laquelle on a intérêt à gratter le biniou au milieu des autres ! Nous respectons les silences, les pauses, comme cette partition est écrite, très scrupuleusement. Il faut être très fétichiste. Il y a une espèce de célérité, de vitesse. Nous sommes devenus très vifs, pointus, et c'est pour cela que ça marche ! C'est là-dessus que notre association a tenu. C'est très contraignant pour les acteurs, car le metteur en scène en trois est... trois fois moins fatigable !

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *En attendant Godot, de Beckett, mis en scène par Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguer et Marcel Bozonnet,
> du 3 au 29/03, Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie, route du Champ de Manœuvre 75012 Paris, 01 43 74 99 61
> les 1er et 2/04, Théâtre du Passage, Neufchâtel, Suisse, +41 32 717 79 07*

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Region / Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra Comédie de Caen / de Samuel Beckett / mes Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra

JEAN LAMBERT-WILD, MARCEL BOZONNET ET LORENZO MALAGUERRA

Publié le 24 février 2014 - N° 218

Ils cosignent, à trois, la mise en scène d'*En attendant Godot* présentée à la Comédie de Caen. Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra ancrent la pièce de Samuel Beckett dans la problématique des flux migratoires contemporains.



Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra. Crédit photo : Tristan Jeanne-Valès

Vous cosignez tous les trois cette mise en scène. Quelle est l'origine de votre collaboration et quel sens lui donnez-vous ?

Jean Lambert-Wild : L'origine en est simple. Lorenzo et moi travaillons ensemble depuis trois ans. Nous avons une complicité importante. Et Marcel Bozonnet est un ami. Il est venu partager de nombreux moments ici, à la Comédie de Caen, notamment avec le spectacle *Chocolat*, *Clown nègre* sur l'histoire des clowns Footit et Chocolat.

Marcel Bozonnet : Ces deux personnages ont inspiré Beckett pour l'écriture d'*En attendant Godot*. Nous avons trois personnalités artistiques très différentes, et c'est pourquoi cette collaboration est très riche.

Lorenzo Malaguerra : Quant au sens que nous lui donnons, je pense que l'amitié fait la troupe. Ici, se rencontre notre désir commun de théâtre.

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Vous avez choisi de rapprocher votre représentation de la tragédie que constituent les exils contemporains. Que cherchez-vous à faire surgir à travers ce prisme de lecture ?

L. M. : La tragédie, oui, mais c'est surtout l'absurdité de ces situations que nous souhaitons mettre en évidence. Quelles peuvent être ces figures contemporaines que sont Vladimir et Estragon, sinon des exilés, qui ont fait des vendanges à Roussillon et se retrouvent à Sangatte, à attendre, avec un formidable espoir qui crée un désespoir tout aussi important ?

« En attendant Godot, c'est la rencontre entre deux exilés et deux figures d'un occident délabré. » Jean Lambert-Wild

M. B. : Nous avons décidé de jouer la pièce telle qu'elle est écrite et c'est l'interprétation des rôles de Vladimir et d'Estragon par ces deux formidables acteurs africains que sont Fargass Assandé et Michel Bohiri qui fait le prisme de cette situation contemporaine. La réalité des personnages de la pièce est tragique, mais le texte laisse aussi entendre le côté absurde, grotesque de leur situation.

J. L.-W. : *En attendant Godot*, c'est la rencontre entre deux exilés et deux figures d'un occident délabré. Deux clowns de cabaret qui errent dans la lande d'une mémoire moribonde. Cela montre d'autant plus l'abîme qui existe entre ces deux couples, ces deux mondes.

Vous considérez donc avant tout le théâtre de Beckett comme un théâtre politique...

M. B. : Un grand auteur donne toujours un point de vue politique et surtout humain à son œuvre. Cette question « d'être tout entier présent à son existence » fait acte politique de tout ce qui se dit, de tout ce qui se joue.

L. M. : Le théâtre de Beckett est un théâtre d'engagement de l'humain : l'humain face à lui-même, face à ses contradictions, face à la ridicule tragédie de son existence. Il y a évidemment une écriture politique, ces fondamentaux-là ne sont pas oubliés, et c'est avec eux que l'on peut se poser les grandes questions de ce qu'on est et de ce à quoi on se confronte.

J. L.-W. : Au final, nous avons cette immense liberté, comme nous le dit justement Beckett dans *Cap au pire* : « *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux encore.* »

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

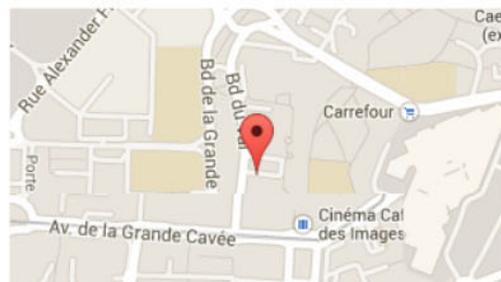
A PROPOS DE L'ÉVÈNEMENT

EN ATTENDANT GODOT

du 18 mars 2014 au 28 mars 2014

COMEDIE DE CAEN
1 square du Théâtre, 14200 Hérouville
Saint-Clair.

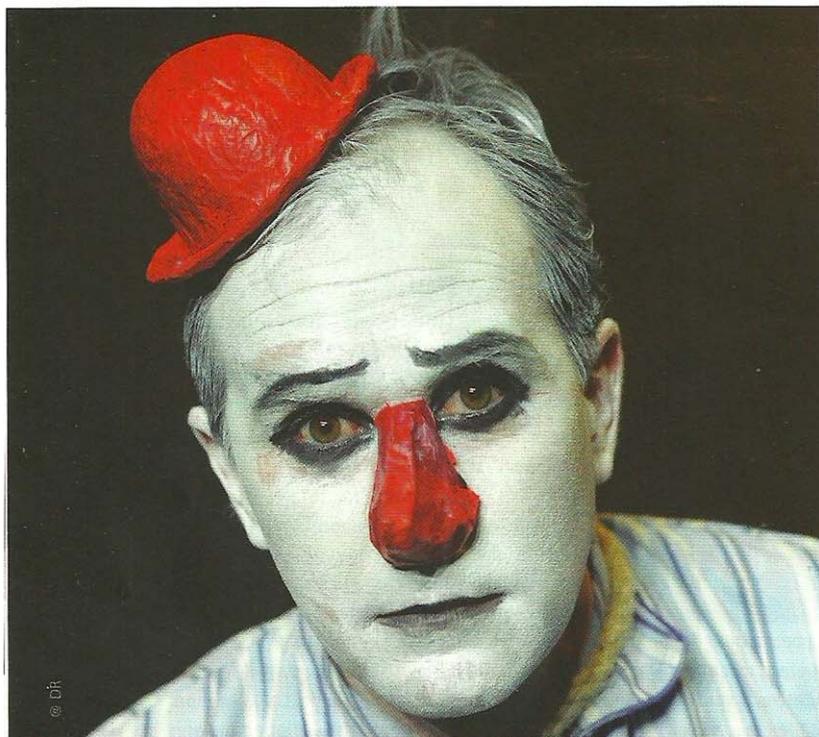
Les 18, 21 et 25 mars 2014 à 20h30, Les
19, 26 et 27 mars à 19h30, les 20, 24 et 28
mars à 14h. Tél. : 02 31 46 27 29. www.comediecaen.com



à partir du
18
Mars

EN ATTENDANT GODOT
Comédie de Caen

Jean Lambert-Wild



En attendant la maturité

Cela faisait très longtemps que Jean Lambert-Wild rêvait de monter un texte de Beckett. Maturité oblige, le fougueux directeur de la Comédie de Caen s'est décidé pour *En attendant Godot* qu'il co-met en scène avec Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet. Pour jouer les rôles de Vladimir et Estragon, il a choisi deux acteurs africains, Michel Bohiri et Fargass Assandé.

Théâtral magazine : En distribuant des comédiens africains dans les rôles de Vladimir et Estragon, souhaitez-vous transposer la pièce dans un contexte d'immigration ?

Jean Lambert-Wild : On peut effectivement se dire que ce sont des immigrés clandestins en train d'attendre quelque chose dans une espèce de no man's land. J'ai pensé à toutes ces personnes dans un état de misère qui attendent un visa, une autorisation. Ça existe encore aujourd'hui, il

y a des gens qui errent avec l'espoir d'un avenir meilleur. Ça rend le texte très concret.

Vous jouez dans la pièce le rôle de Lucky...

Je joue Lucky avec mon clown habituel et j'ai l'honneur d'être tenu en laisse par Marcel Bozonnet, qui porte un costume inspiré de celui de Buster Keaton dans *Film*, le film écrit par Beckett et réalisé par Alan Schneider en 1965. La plupart du temps on joue Lucky extrêmement

courbé. Moi, j'ai choisi d'être droit parce que Pozzo dit qu'il fait des efforts pour se tenir droit et démontrer qu'il est un bon porteur.

Comment allez-vous représenter ce no man's land ?

On va respecter les didascalies. À un moment donné, il est écrit que Vladimir heurte la toile du fond ; donc il y a une toile qui entoure l'ensemble de la scène. On l'a peinte en s'inspirant du film *Les clowns* de Fellini. Le sol rappelle une terre brûlée avec des petites flaques d'huile et il y a un arbre lui aussi brûlé. J'ai travaillé à partir de photos de Sangatte où pour empêcher les migrants de venir, on déversait du pétrole et on brûlait les espaces pour les rendre impropres à toute installation. Et pour accompagner la tournée de *Godot*, je devrais interpréter aussi *Cap au pire* de Beckett, si j'obtiens les droits.

L'année dernière, vous avez fait une expérience en impesanteur avec l'Observatoire de l'Espace.

Et le résultat de cette expérience sera la création de *Space to Space* dont les représentations auront lieu dans le cadre du festival Sidération. Cela m'a permis de prendre conscience que la pesanteur régissait toute notre vie, notre façon de marcher, mais aussi de parler. C'est comme si on avait un géant assis sur les épaules qu'on a fini par oublier. Ça génère de la maturité.

Propos recueillis par HC

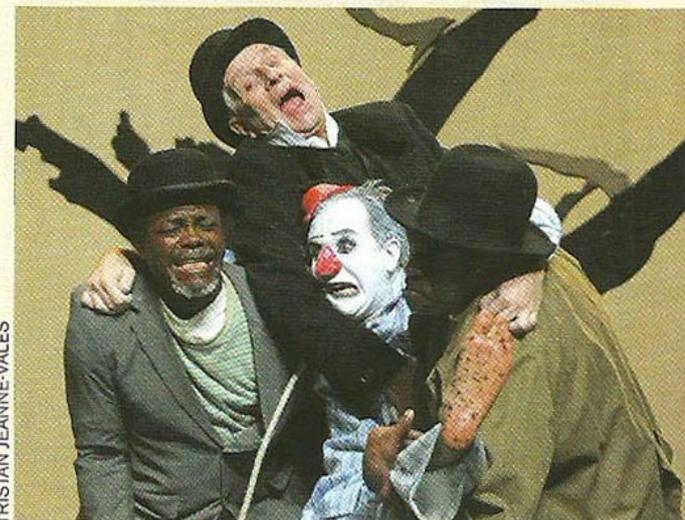
■ *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, avec Fargass Assandé, Marcel Bozonnet, Michel Bohiri, Jean Lambert-Wild, Lyn Thibault
Comédie de Caen, Théâtre d'Hérouville,
1 square du Théâtre 14200 Hérouville
Saint-Clair, 02 31 46 27 29,
du 18 au 28/03

La vie des créations

BASSE-NORMANDIE

En attendant Godot Comédie de Caen-CDN de Normandie

En s'emparant de ce classique de la littérature dramatique, Jean-Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra y ont immédiatement vu un texte éminemment politique qui tend un miroir à la situation actuelle vécue par des populations entières prenant le chemin de l'exil pour fuir un conflit, la famine, la pauvreté ou l'absence d'un avenir possible. Confiés à deux comédiens ivoiriens, les personnages de Vladimir et



TRISTAN JEANNE-VALES

d'Estragon ressemblent à ces migrants clandestins immobilisés sur la route, au pied d'un arbre, dans l'attente de quelqu'un (un passeur) ou quelque chose synonyme d'un nouveau départ vers un ailleurs et une vie rêvée ; deux êtres qui pour passer le temps et supporter l'insupportable s'inventent

des dialogues, des jeux, et dont la route croise celle de compères de fortune tout aussi désemparés qu'eux face à l'absurdité de l'existence. Tout au long de la pièce revient aussi et surtout cette interrogation lancinante portée par les personnages : que fait-on ? Avec pour seule réponse : on attend Godot. Posée à notre monde, elle nous interpelle sur l'état de sidération et d'impuissance dans lequel nous demeurons le plus souvent face aux guerres, au naufrage de migrants ou encore au sort de milliers de réfugiés. ■

En attendant Godot. De Samuel Beckett. Mise en scène de Jean-Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra. Comédie de Caen Centre dramatique national de Normandie.

Création au théâtre d'Hérouville du 18 au 28 mars.

SITES INTERNET ET BLOGS

M BLOG DU MONDE

ARKULT

PUBLIKART

MES ILLUSIONS COMIQUES

MARSUPILAMIMA

RUE 89/ BALAGAN

SCENEWEB

FROGGY'S DELIGHT

ARTISTIK REZO

CULTURE BOX

HIER AU THEATRE

THEATRE DU BLOG

THEATRE ORACLE

THEATRE DU BLOG



11 mars 2015

Théâtre : le black-out

Au théâtre de l'Aquarium, deux acteurs formidables, d'origine ivoirienne, jouent le duo mythique de de Vladimir et Estragon dans *En attendant Godot*. Fargass Assandé (Estragon) et Michel Bohiri (Vladimir) portent avec une présence intense leur rôle de vagabonds entre fol espoir et auto-dérision. Et il faut bien reconnaître qu'à l'heure actuelle, cette mise en scène est particulièrement parlante au moment où le personnage de Pozzo (Marcel Bozonnet) débarque dans la pièce en criant gare aux « étrangers », avec un regard méfiant pour les deux hommes qui ont une autre couleur de peau que lui.



Fargass Assandé, Marcel Bozonnet et Michel Bohiri @Tristan Jeanne-Valès

En sortant de ce beau spectacle, je me suis demandé pourquoi on voyait si peu de Noirs sur les scènes dramatiques. Et encore plus rarement dans de grands rôles sérieux... Il se trouve que Marcel Bozonnet, qui joue Pozzo dans la pièce et co-signe cette mise en scène avec Jean Lambert-Wild et Lorenzo Malaguerra, est justement un des rares hommes de théâtre à avoir oeuvré pour la « diversité », comme on dit. Notamment lorsqu'il était administrateur de la Comédie Française, et qu'il a recruté le premier (et encore unique) acteur noir de la troupe, Bakary Sangaré, en 2002.

Aussi suis-je allé trouver le superbe Pozzo-Bozonnet pour l'interroger sur cette énigme du théâtre qui n'en finit pas de faire comme si les noirs n'existaient pas. « *Pour moi aussi, cela reste mystérieux. Rien ne bouge sur cette question* », m'a-t-il répondu, avant de me raconter quelques histoires édifiants.

Le souvenir, par exemple, de cet attaché culturel américain rencontré dans les années 90, qui lui avait confié son étonnement face à un « théâtre de blancs » situé en pleine « ville noire ». Il voulait parler du théâtre d'Aubervilliers (le théâtre de la Commune), et s'étonnait que dans cette

banlieue colorée, on ne fasse aucune place, ni sur scène, ni dans la salle, aux personnes de couleur. « *Dans une ville noire américaine, les gens n'auraient pas laissé un théâtre ainsi monopolisé par les blancs. Ils l'auraient brûlé* », avait conclu le diplomate.

En 2012, Marcel Bozonnet a posé assez clairement la question de la place des noirs sur les scènes françaises à travers son spectacle *Chocolat, clown nègre*. Adaptation théâtrale du livre de l'historien Gérard Noiriel* consacré à l'histoire de Rafaël Padilla, clown célèbre de la Belle Epoque, et première « vedette noire » de la scène française, la pièce avait pour acteur principal un jeune homme tout droit sorti du Conservatoire National d'Art Dramatique : Yan Gael Elleouet, qui se fait aujourd'hui appeler Yan Gael, et joue beaucoup à la télévision. « *C'est un comédien remarquable, avec un charisme immense. Il pourrait jouer Antiochus et tous les grands rôles des tragédies classiques, mais c'est à la télé qu'il s'est fait une place facilement. Personne n'a pensé à le distribuer dans un grand spectacle de théâtre* », constate Bozonnet, qui a dû le faire remplacer, à cause de l'appel du petit écran, par un autre jeune talent : Alex Fondja. Là encore, Marcel Bozonnet verrait bien ce dernier jouer dans des classiques (plutôt des comédies), et déplore qu'il ne se soit pas encore imposé dans une distribution de ce genre.

« *Rares sont les metteurs en scène qui ont permis à de grands acteurs noirs d'éclorre sur la scène française. Il y a eu essentiellement Jean-Marie Serreau, quand il a monté les grandes pièces d'Aimé Césaire avec Doutra Seck dans les années 1970* », résume Bozonnet. On peut aussi citer Patrice Chéreau, lorsqu'il créait les pièces de Koltès avec de grands rôles pour Isaac de Bankolé. On sait combien Koltès tenait à la présence d'acteurs noirs dans ses spectacles. Quand Isaac de Bankolé avait été appelé sur des tournages au moment des reprises de *Dans la solitude es champs de coton*, l'écrivain avait d'abord été très hostile à l'idée que Chéreau remplace Bankolé sur scène. « *Je ne peux pas te reprocher toute ta vie de ne pas être Noir* », avait finalement concédé Koltès, autorisant son metteur en scène à reprendre le rôle. Quinze ans plus tard, Chéreau commentait encore cet épisode : « *Koltès n'était pas loin d'une idéalisation du Noir et de la couleur noire en général* » (voir *Mensuel n°395*).

Sans aller jusqu'à « l'idéalisation », on peut se demander si une politique volontariste ne serait pas salutaire, comme le suggère Louis-Georges Tin, éminent spécialiste de la poésie du 16^e siècle et président du CRAN (Conseil représentatif des associations noires). Lorsqu'à la fin des années 2000, le CRAN a obtenu du CSA qu'il mette en place un baromètre pour observer la présence des minorités visibles à l'écran, le résultat a été radical : constatant la quasi absence de Noirs à l'antenne, le CSA a demandé aux chaînes de prendre les choses en main, et l'évolution a été spectaculaire. « *Depuis quelques années, Harry Roselmack a enfin cessé d'être le seul Noir de la télévision, se félicite Louis-Georges Tin avant de souligner le fossé entre cet univers et celui des scènes françaises. « Au théâtre, il n'y a pas de haute instance qui puisse donner des injonctions pour faire évoluer les choses. En outre, ce milieu est d'autant plus difficile à faire bouger qu'il est persuadé d'être au-dessus de tout soupçon. Au Ministère de la Culture, on vous expliquera que personne n'est plus ouvert que les gens d'art et de théâtre... »*, explique encore Louis-Georges Tin qui confesse même avoir été jugé « vexant » par quelques artistes qu'il interpellait sur la question. Refoulement d'autant plus ironique que le théâtre est précisément censé mettre des mots sur les non-dits, et secouer les consciences.

***CHOCOLAT CLOWN NÈGRE. L'HISTOIRE OUBLIÉE DU PREMIER ARTISTE NOIR DE LA SCÈNE FRANÇAISE, ed Bayard 2012**

En attendant Godot, de Samuel Beckett, mise en scène Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet, au Théâtre de l'Aquarium (Paris 12^e) jusqu'au 29 mars

Godot : L'attente naïve d'une vie meilleure

Posted by *Hadrien Volle* le 10 mars 2015



Copyright : Tristan Jeanne-Valès

Même si la liberté laissée aux metteurs en scène quand ils touchent à Beckett est restreinte – on est obligé d'appliquer les nombreuses didascalies –, Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra adoptent un parti-pris important à souligner dans cette création : Vladimir et Estragon sont joués par Michel Bohiri et Fargass Assandé, deux acteurs ivoiriens virtuoses. Ainsi, l'attente au milieu de nulle part de ces deux vagabonds, prend des airs de mauvais traitements infligés à des étrangers en transit par des locaux peu humanistes. Cet aspect social prend particulièrement corps lors de la rencontre avec Pozzo (Marcel Bozonnet), esclavagiste blanc maltraitant Lucky (Jean Lambert-Wild), son humain de compagnie.

Les deux vagabonds cherchent – et ce depuis 1952 – à passer le temps. Pour cela, ils se questionnent, oublient, pensent à se pendre histoire de s'occuper. Le mythe de « l'heure africaine » rend pour le public l'attente moins insupportable : on se dit que Godot a finalement juste du retard, comme la nuit tant attendue dans la pièce et qui finit toujours par arriver.



Copyright : Tristan Jeanne-Valès

Dans le jeu de Vladimir et Estragon, il y a un aspect de conte oral. Les répliques phares sonnent comme des adages ivoiriens, « *Voilà l'homme tout entier s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable* ». Ils sont drôles et touchants de sincérité naïve et amnésique ; leur union de plus de 60 ans – et probablement autant de temps à attendre Godot – nous semble évidente. Pozzo, dans sa solitude aveugle – avant même de le devenir complètement dans l'acte II – est un sociopathe heureux de rencontrer des gens avec qui il pourra parler tout seul. Dans ce rôle, Bozonnet est captivant et le duo avec son knouk (Jean Lambert-wild) fonctionne très bien.

Par la lecture qui en est faite ici, on entend un fatalisme sombre incarné par des héros désabusés. Le bitume et la désolation qui entourent le chemin de campagne où ils attendent est qualifié « *d'endroit délicieux* ». Le désespoir ne les a pas complètement gagnés mais ils n'essayent pas de s'extraire de la poétique d'auto-déchéance dans laquelle ils sont embringués – Vladimir est battu chaque soir à l'endroit où il dort, mais il continue de s'y rendre. Chaque jour se répète et les héros attendent qu'un événement extérieur à leur vie les sorte de ce cycle infernal ; à la fin de la pièce, Estragon ne dit-il pas qu'ils seront « *sauvés* » lorsque Godot arrivera ? Et pourquoi cette situation ne serait-elle pas une faille spatio-temporelle à la *Edge of Tomorrow* ? Ils sont l'expression d'humains au bout du rouleau qui attendent que quelque chose d'extérieur les sauve, au lieu de réfléchir à comment se sauver eux-mêmes. Ils sont des dépressifs qui attendent que les autres les fassent rire, au lieu de réfléchir à ce qui les déprime.

« *En attendant Godot* » de Samuel Beckett, création de Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, jusqu'au 29 mars 2015 au Théâtre de l'Aquarium, La Cartoucherie, route du Champs de Manoeuvre, 75012 Paris.
Durée : 2h05. Plus d'informations et réservations sur www.theatredelaquarium.net



« En attendant Godot » de Samuel Beckett est un texte fondateur mettant en scène la tragédie de l'existence et la déraison du monde dans laquelle l'humanité se perd. Absurdité donc de la condition humaine où attendre Godot c'est espérer que cela va changer alors que cet espoir est vain. Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen, Marcel Bozonnet, artiste associé, et Lorenzo Malguerra, artiste d'origine suisse, signent la mise en scène de ce chef d'oeuvre dont ils réactualisent avec force le propos très actuel à travers le destin des deux vagabonds, Vladimir et Estragon, candidats à un avenir impossible.

Deux hommes sont seuls au milieu de nulle part à la tombée de la nuit et attendent quelqu'un, Godot. Cet homme providentiel — qui ne viendra jamais — leur a promis qu'il serait au rendez-vous. En l'attendant, les deux amis tentent de trouver des occupations, des « distractions », des diversions pour combler le vide et cette interminable attente. Ils sont à l'affût du moindre divertissement et leur dialogue est traversé de quiproquos, d'incompréhensions, d'insignifiance, de faux espoirs, sans cesse répétés et renouvelés.

Les deux personnages rappellent les couples interdépendants célèbres comme Sganarelle et Don Juan ou Don Quichotte et Sancho Panza ou encore Alex et Zavatta, Laurel et Hardy mais aussi une forme de dualité : le père, le fils, l'esprit, le corps.

Une traversée d'une densité rare portée par un supplément d'âme.

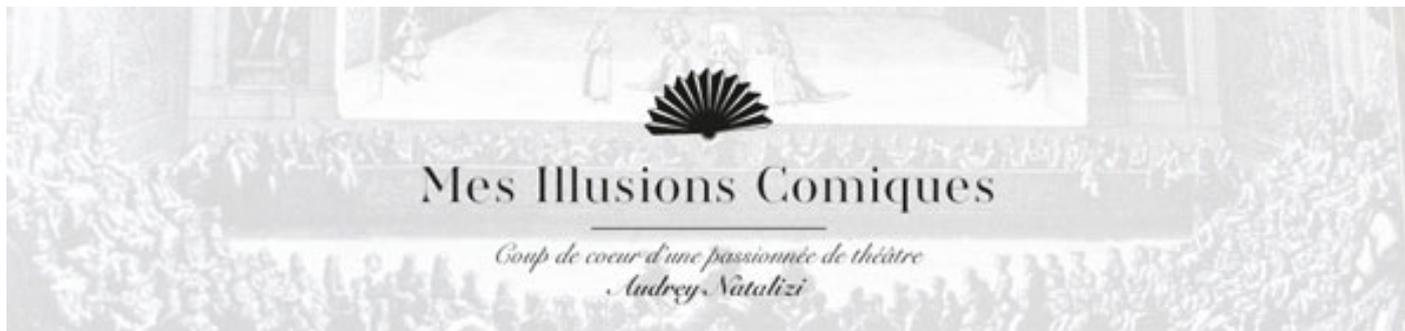
L'incarnation des deux éclopés par Fargass Assandé et Michel Bohiri, acteurs ivoiriens, qui nous renvoie à tous les laissés pour compte d'aujourd'hui sonne d'une grande justesse.

Ils sont magnifiques d'intensité avec cette capacité inouïe à inscrire leur jeu dans une immédiateté et une réalité qui font entendre comme jamais les mots de Beckett et cette humanité confisquée, confrontée à une errance et à une perte de l'être.

Hérésie d'un monde irréconciliable qui voit se rencontrer nos deux accidentés de la vie et ce couple maître-esclave interprété par Marcel Bozonnet (vibrant) et Jean Lambert-wild (incandescent) où se mettent à jour les rapports de force et la mise en abîme de toutes les détresses humaines, à la fois victimes et bourreaux.

Jean Lambert-wild est un poète de la scène. Les images créées par le co-metteur en scène (le chapeau penseur qui s'éclaire ou encore les chaussures abandonnées qui changent de couleur comme par magie) ainsi que la gestuelle concrète, rythmée des acteurs mobilisent complètement le spectateur, propice à un questionnement en profondeur et universel sur notre époque.

le 3 mars 2015



Une mise en scène à six mains : c'est suffisamment rare pour être remarquable !

Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet se sont alliés pour monter *En attendant Godot* de Samuel Beckett. La pièce, créée il y a un an à la Comédie de Caen, est à l'affiche jusqu'au 29 mars 2015 au Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie de Vincennes.

Un chemin de graviers, un arbre sans feuille, un fond bleuté à l'horizon : Vladimir et Estragon errent dans un no man's land, un univers quasi post-apocalyptique. Ils attendent Godot, mystérieux personnage qui ne viendra jamais. Alors Estragon et Vladimir trompent leur ennui comme ils peuvent. Dans leur attente, ils rencontrent Pozzo et son étrange domestique Lucky. La journée s'écoule, une autre recommence, presque identique.

Pièce phare du théâtre de l'absurde, *En attendant Godot* suscite beaucoup d'interrogations en nous. Qui est ce Godot qu'on attend tel un sauveur sans autre alternative ? Un symbole de l'espérance d'un ailleurs, d'une vie meilleure ? Le temps lui-même semble s'écouler différemment, se dilater : l'on ne sait finalement si les événements précédents ont eu lieu la veille où il y a fort longtemps. Le vide, la vacuité de la vie sont au coeur de ce texte.

Les trois metteurs en scène ont imaginé Vladimir et Estragon comme des migrants et ont pour cela fait appel à deux comédiens ivoiriens, Michel Bohiri et Fargass Assandé. La pièce n'en devient qu'encore plus contemporaine. Ils ont également opté pour une vision clownesque de l'oeuvre de Beckett, faisant de Lucky (Jean Lambert-wild) un clown blanc et de Pozzo (Marcel Bozonnet) l'Auguste, son alter ego. Et comme au cirque, le dominé n'est pas forcément celui que l'on croit.

Le tout reste cependant très sobre, sans fioriture. Le dramaturge irlandais ne laissa, il est vrai, qu'une faible marge de manoeuvre à ceux qui s'attaqueraient à sa pièce tant les didascalies sont nombreuses et précises. Le travail se base essentiellement sur le rythme des mots. Le monologue de Lucky (Jean Lambert-wild) par exemple, longue tirade sans ponctuation quasiment injouable, devient ici le point d'orgue de la pièce. Le rythme, l'intonation montent peu à peu jusqu'à ce que le domestique, mi-homme mi-animal, semble atteindre la transe. Les cinq comédiens livrent une interprétation parfaite donnant au mieux à entendre, à comprendre, ce texte parfois abscon. Remarquable !

A noter : on peut retrouver sur le site Culturebox, un carnet de bord de la création du spectacle.

Audrey Natalizi

le 10 mars 2015

MAR
3

En attendant Godot de Samuel Beckett mes Jean Lambert-Wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra au théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie)

Ce blog et moi sommes restés un peu en panne ces derniers temps, mais reprendre la route avec Beckett, me fait assez plaisir.



Je l'ai vu , il y a un certain temps, en mars, ce *En attendant Godot* mis en scène par Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, à La Comédie de Caen et depuis, il tourne, il tourne en France et ailleurs et il me trotte aussi dans la tête.

Certains spectacles, assez rarement quand on en voit beaucoup, s'impriment ainsi dans la mémoire, on ne sait pas forcément pourquoi. Mais là, c'est assez évident: au-delà du texte, les images sont extrêmement fortes. Quelque chose peut-être qui ne frappe pas sur le moment parce qu'on est pris par le jeu des acteurs, les mots, les mouvements. Mais quelque chose qui reste, après.

Des couleurs, le blanc argenté du visage de Lucky en pyjama rayé surmonté un temps d'un minuscule chapeau rouge, à la manière d'un Auguste (Jean Lambert-wild), le noir et blanc du costume de Pozzo (Marcel Bozonnet), ceux grisouille-maronasses de Vladimir et Estragon (Fargass Assandé et Michel Bohiri), les gris bleus des murs et les noirs du sol, en morceaux de pneus déchiquetés.

Autre image, celle de Lucky, l'esclave en laisse, le pauvre hère qui tient à peine debout mais qui peut être méchant et qui après un discours fleuve, halluciné, déroutant et magnifique, se met soudainement à danser. C'est aussi étrange que le reste et remarquable.





Et Pozzo. Marcel Bozonnet lui donne une âme inquiétante, intranquille. Ce Pozzo là interroge, qui est-il, ami ou ennemi? Bonhomme ou grand misérable? Montreur de foire ou victime du destin?

Et si la note d'intention montrait une volonté des metteurs en scène, en confiant les rôles des deux clochards à des comédiens ivoiriens de vouloir mettre en relief la notion de migrants, débarqués dans cet endroit hostile à leur corps défendant, on le remarque à peine. Oui, les comédiens sont africains, mais ils sont surtout formidables. Oui, ils apportent à leurs rôles une élocution légèrement décalée, oui, leurs interactions tiennent parfois de la palabre, oui, ils sont africains, mais on en croise tous les jours des Africains. Ce sont surtout deux comédiens parfaitement à l'aise dans des rôles qu'ils habitent avec drôlerie, colère, agacement, incompréhension, fatalisme.

La mise en scène respecte à la lettre les didascalies impitoyables de Beckett ce qui permet aux metteurs en scène d'être parfaitement comédiens.

Photos Tristan Jeanne-Vallès

Donc si cette longue tournée passe près de chez vous, n'hésitez pas.

Le 22 mai 2014 – Théâtre du Crochetan, Monthey (Suisse)

Le 24 mai 2014 – Fully (Suisse)

Le 27 mai 2014 – Théâtre du Préau – CDR de Vire

Les 26 et 27 septembre 2014 – Festival les Francophonies en Limousin

Du 2 au 4 octobre 2014 – La Filature-Mulhouse

Le 9 octobre 2014 – Les Treize Arches-Brives

Le 7 novembre 2014 Val de ReuilSemaine

Du 24 au 29 novembre 2014 – CDN de Nancy

Du 3 au 29 mars 2015 Théâtre de l'Aquarium-Paris

Le 31 mars 2015 Théâtre de Chelles

D'autres critiques [ici](http://www.theatre-contemporain.net/spectacles/En-attendant-Godot-9917/critiques/idcontent/45459) [http://www.theatre-contemporain.net/spectacles/En-attendant-Godot-9917/critiques/idcontent/45459]

Rue89

En attendant Godot/un visa/un passeur : percutante version de la pièce de Beckett

Un spectacle marqué par la force joliment dévastatrice de sa distribution et, par là même, la pertinente lecture d'une pièce aux ressources jamais épuisées. Voilà ce qui résume l'impression qui s'impose lorsqu'on vient de voir « En attendant Godot », la pièce la plus célèbre et probablement la plus jouée au monde de Samuel Beckett, dans une mise en scène que cosignent Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet.

Une mise en scène à la puissance trois

Lorenzo Malaguerra n'est pas sur scène, il tient le rôle de l'utile œil extérieur. Directeur du Théâtre du Crochetan à Monthey en Suisse, il monte la plupart de ses spectacles dans son pays. Il a collaboré avec Jean-Lambert Wild sur « La Sagesse des abeilles » à la Comédie de Caen dont Wild est le directeur et où vient d'être créé cet « En attendant Godot ».

Jean-Lambert Wild interprète Lucky, celui qui apparaîtra au bout d'une corde tenue par Pozzo, interprété par Marcel Bozonnet que l'on ne présente plus.

Les deux autres acteurs du spectacle (hormis l'éphémère petit garçon joué délicatement par Lyn Thibaut), auxquels ont été confiés les rôles d'Estragon dit Gogo et de Vladimir dit Didi, présents d'un bout à l'autre de la pièce ont pour nom, respectivement, Fargass Assandé et Michel Bohiri.

Deux acteurs ivoiriens. Fargass Assandé est tombé dans le théâtre quand il était petit et n'est jamais sorti de son chaudron. Il écrit des pièces, joue, met en scène. Son « Quartet » (pièce d'Heiner Müller) est venu aux Francophonies et à Caen. Michel Bohiri a été mis sur de bons rails par la compagnie Masques et balafons de Mory Traoré avant de parfaire son métier d'acteur ici et là, écoles, cinéma, télé et théâtre bien entendu.

L'attente des acteurs ivoiriens

Deux acteurs ivoiriens invité à venir en France pour jouer dans un spectacle, c'est louche. Des émigrés en puissance pensent, in petto, quelques fins limiers de la République. La méfiance consulaire française sous Hollande n'a d'égale que sa suspicion sous Sarkozy. L'obtention des visas pour ces acteurs, invités par un Centre d'art dramatique financé en partie par le

ministère de la Culture, a pris cinq mois pour l'un des deux Ivoiriens !

Attendre, encore attendre. Revenez la semaine prochaine. Non toujours rien, revenez dans quinze jours. L'attente fut telle que des « italiennes » (dire le texte sans intonation très vite, pour en vérifier la mémorisation) ont été organisées par Skype entre la Côte d'Ivoire et Caen.

Les deux acteurs ivoiriens jouaient dans leur vie le drame vermicelle de l'attente avant de le jouer sur scène. Ils ont attendus leurs visas, avant d'attendre Godot. Sous le drapeau français puis sous l'arbre de Beckett. Les visas ont fini par arriver, ce qui n'est pas toujours le cas (nombre de musiciens africains en savent quelque chose). Godot n'est pas venu, il se fait toujours attendre, comme l'Angleterre pour bien des émigrés afghans dormant au bord d'une « route à la campagne, avec arbre » (premiers mots de la pièce).

« Toujours les mêmes ? »

On voit par là le glissement qui nous conduit vers l'évidence de ce spectacle. Les deux remarquables acteurs ivoiriens devenus Estragon et Vladimir attendent Godot comme deux émigrés africains (ou afghans, etc.) attendent le passeur, l'officiel véreux, l'avocat compatissant qui va leur faciliter le passage vers un ailleurs. « Godot » se passe dans un désert africain ou dans une lande industrielle désaffectée où pousse un arbre qui n'est pas en bois et a des branches qui se finissent en pinces de crabe ou clef anglaise.

Estragon a passé la nuit caché dans un fossé, nous dit Beckett dans les premières pages de la pièce, avant, on l'a battu. « Toujours les mêmes ? » demande Vladimir. Estragon ne sait pas. Des flics, des nervis nationalistes (sus aux étrangers, aux juifs, aux Bougnoules, aux Négros, aux homos), une brigade d'autodéfense ? Il n'a rien vu, il faisait nuit, il a mal aux pieds. Vladimir est un gars plus optimiste que son compagnon. Estragon veut régulièrement partir, c'est Vladimir qui le retient : « On ne peut pas, on attend Godot. » L'espoir fait vivre. (...)

Rue89

(suite de l'article)

Estragon dit avoir été un poète, Vladimir aurait pu être éboueur, un métier où l'on s'épaule, ou joueur de foot, un sport collectif. Vladimir croit en la solidarité, Estragon croit plutôt en la solitude. Ce « Godot » en pointillés laisse vagabonder l'imagination du spectateur.

« Nous ne sommes pas d'ici, monsieur »

Toute cette vision vibrante de la pièce éclate au grand jour lorsqu'arrivent Pozzo et Lucky. Pozzo tient Lucky en laisse, une longue laisse, modèle archaïque des laisses pour chiens à longueur variable. Obéissant comme un chien, Lucky porte dans ses bras et sur son dos une valise, un siège pliant, un panier à provisions et un manteau. Beckett précise tout cela et le spectacle respecte à la lettre tous les dialogues et les indications de l'auteur.

« Attention, il est méchant. Avec les étrangers », dit Pozzo. Lui est d'ici, comme Lucky. Drôle de personnage que ce Pozzo. Un illuminé ? Un châtelain ruiné ? Un vantard ? Un connard ? Lucky lui obéit quasi avec tendresse, pourquoi ? Pozzo lui a-t-il naguère sauvé la vie, l'a-t-il sorti d'un hôpital psychiatrique où on le bourrait de neuroleptiques ? Est-ce un jeu sado-maso entre deux homos fous amoureux ? Beckett laisse tout ouvert.

« Avec les étrangers »... Vladimir et Estragon sont sur leurs gardes. « Nous ne sommes pas d'ici, monsieur » dit Estragon. A quoi Pozzo répond : « Vous êtes bien des êtres humains cependant. [Il met ses lunettes.] A ce que je vois. [Il enlève ses lunettes.] De la même espèce que moi. » Ces deux répliques sont le cœur battant du spectacle. Avec, en arrière-fond, un Beckett écrivant sa pièce au sortir de la guerre quand arrivent les rescapés des camps, les récits. On sait que Beckett, dans son manuscrit, a longtemps appelé Lévy le personnage qui deviendra finalement Estragon. La guerre était proche. Le texte de la pièce évoque le Vaucluse, Roussillon, là où était le maquis auquel appartenait Beckett.

Les deux acteurs ivoiriens apportent à leur personnage une douceur de l'oralité, une souplesse du corps et une humanité bonhomme qui ajoutent le piment et le sel à une langue de Beckett trop souvent surlignée ou intellectualisée par ses interprètes. Et l'humour, sous-jacent à bien des répliques, va de soi

sous l'arbre de la palabre.

Dans le rôle de Lucky, Jean-Lambert Wild revêt le pyjama rayé, le masque blanc et le nez rouge du clown étrange qu'il promène de spectacle en spectacle, y ajoutant un petit chapeau rouge en papier mâché retenant bien mal des lambeaux de cheveux jaunasses qui, lorsqu'ils se libèrent, lui donne l'allure d'un vieil acteur de kabuki, renvoyé de son théâtre pour on ne sait quelle raison et condamné à errer en ramassant trois sous sur les places de village en faisant son numéro de chien. Et si Pozzo était son impresario ? Son partenaire ? Le monde du spectacle, des numéros de variété n'est jamais très loin chez Beckett, qui réalisa un film avec le vieux Buster Keaton. Et il est là égrenant ses colifichets sur un sol noir caoutchouc. Cela ou autre chose.

De Roger Blin à Marcel Bozonnet

Car bien des échappées sont possibles dans l'interprétation, elle aussi magistrale, que donne Marcel Bozonnet du personnage de Pozzo, tour à tour odieux et pitoyable, fantasque et sordide, roi et pauvre type. Après avoir été sociétaire puis administrateur de la Comédie-Française, Marcel Bozonnet est redevenu avec fougue le directeur d'une « jeune compagnie » à l'âge de la pré-retraite. On se dit qu'il est en cela fidèle à Roger Blin, le créateur d'« En attendant Godot » avec qui Bozonnet travailla. Jusqu'à sa mort, l'anarchiste Blin qui n'eut jamais de théâtre, resta à la tête de sa « jeune compagnie ». C'est ce même Roger Blin qui, manuscrit de « En attendant Godot » en poche, faisait au début des années 50 le tour des théâtres de Paris. Aucun ne voulut de cette pièce qui ne ressemblait à rien. Jusqu'à ce que Jean-Marie Serreau ne lui ouvre les portes du Théâtre de Babylone au bord de la faillite, avec ces mots : « Si on doit fermer boutique, autant que ce soit en beauté. » Plus tard, Serreau devait monter une étonnante version des « Bonnes » de Jean Genet avec des actrices noires. On peut voir là comme une filiation qui le relie avec cette version de « En attendant Godot » créée avec deux acteurs ivoiriens. La plus passionnée, la plus immédiate et la plus plurielle version qu'il nous ait été donné de voir.

J.-P. Thibaudat
le 23/03/2014

En attendant Godot : la création de la Comédie de Caen va droit au cœur

19 mars 2014



Photo Tristan Jeanne-Valès

Trois metteurs en scène à la baguette Marcel Bozonnet, Jean Lambert-Wild et Lorenzo Malguerra pour une version éclairante de l'œuvre de Beckett créée à la Comédie de Caen. Une pièce sur l'errance, la cruauté humaine et l'attente d'un paradis inatteignable. On pense à ces millions de personnes déracinées sur la planète, candidats volontaires ou forcés à l'exil.

« *Peux-t-on savoir où monsieur a passé la nuit ? Dans un fossé* ». C'est l'un des premiers dialogues entre Estragon et Vladimir, les deux hommes errants qui passent leur temps à attendre Godot. **Les rôles sont tenus par deux acteurs ivoiriens Fargass Assandé et Michel Bohiri. Deux acteurs en exil** pour cette création qui place la pièce de Beckett au centre des questionnements du monde contemporain. Et les compagnons de Michel Bohiri ont bien failli l'attendre longtemps, coincé en Côte d'Ivoire, privé d'un visa qui a retardé les répétitions. **Il se dégage une belle humanité dans leur jeu, simple**, émaillé de très belles trouvailles poétiques de mise en scène, comme ce chapeau qui s'allume comme pas magie. Ils jouent plein feu, puis la lumière se recadre sur la scène lors de la l'arrivée de Pozzo et Lucky. Les deux co-metteurs en scène Marcel Bozonnet et Jean Lambert-Wild entrent en piste. Pozzo traîne Lucky au bout d'une corde. Lucky (Jean Lambert-Wild) est le porteur de valises, l'esclave, le clown blanc. « *Il porte comme un porc* » dit Pozzo (Marcel Bozonnet). Dominé, Pozzo lui assène des coups de pieds. Il danse, il pleure, il pense.



Jean Lambert-Wild et Marcel Bozonnet Photo
Tristan-Jeanne-Valès

Marcel Bozonnet, Jean Lambert-Wild et Lorenzo Malguerra mettent à jour la cruauté du texte de Beckett, une pièce où l'oppression est perceptible. Cette mise en scène résonne de toutes les tragédies humaines qui hantent la planète. **On ne peut s'empêcher en regardant Estragon et Vladimir de penser à tous ces candidats africains à l'exil, à la recherche d'un paradis.** Les deux hommes pour patienter et en attendant Godot – qui pourrait être leur passeur – s'inventent un monde.

Même si la pièce connaît un **petit coup de mou au début de la deuxième partie** - on perçoit moins de flamme sur scène, on est touché par le jeu de ces deux acteurs ivoiriens, par la beauté de leur phrasé. Ils sont portés par l'énergie de **Marcel Bozonnet – excellent et très troublant dans le rôle de Pozzo**, et par le jeu tout en retenu de Jean Lambert-Wild, qui fait penser au Baptiste des Enfants du Paradis. Chacun des protagonistes de cette création internationale (Franco-Suisso-Ivoirienne) a mis beaucoup de soi et de son expérience dans ce projet qui va traverser la France pendant de longs mois et qui porte un éclairage renouvelé sur l'œuvre de Beckett.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

EN ATTENDANT GODOT

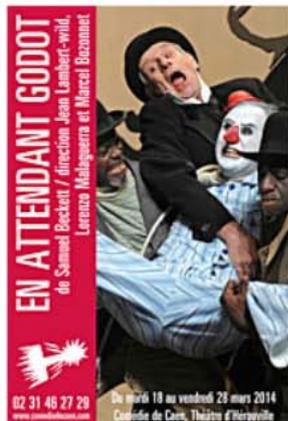
de Samuel Beckett

Direction Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra, Marcel Bozonnet

Avec Fargass Assandé, Marcel Bozonnet, Michel Bohiri, Jean Lambert-wild, Lyn Thibault

**Production déléguée Comédie de Caen-Centre Dramatique National de Normandie.
Coproductio**n** Les Comédiens voyageurs, la Maison de la Culture d'Amiens, le Théâtre du Crochetan (Suisse), Le Troisième Spectacle (Suisse), Théâtre de L'Union-Centre Dramatique National du Limousin**

Durée: 2h10



Comédie dramatique de de Samuel Beckett, mise en scène de Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet, avec Fargass Assandé, Marcel Bozonnet, Michel Bohiri, Jean Lambert-wild et Lyn Thibault.

"*En attendant Godot*", l'emblématique première pièce de **Samuel Beckett**, constitue le point d'orgue pour tout metteur en scène en sa maturité alors même qu'elle est bardée de didascalies comme si son auteur voulait prévenir toute tentation ou tentative de dérive iconoclaste, alors même qu'il déclarait qu'elle ne racontait rien, et décourager toute velléité du "régisseur" de se croire créateur.

Régulièrement à l'affiche, la partition déçoit souvent, nonobstant les moyens et le métier des interprètes, car empêtrée dans une fidélité respectueuse, elle ne parvient pas à "décoller" trop soumise aux mots écrits d'un théâtre qualifié "absurde".

La dernière création en date proposée à la Comédie de Caen résulte d'une mise en scène non collective mais collégiale de trois comédiens-metteurs en scène, **Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet**, qui ont inscrit leur proposition - au demeurant particulièrement réussie qui devrait enthousiasmer mêmes les spectateurs qui ne sont pas d'inconditionnels beckettophiles - dans un ancrage résolument contemporain.

Cet ancrage est celui de l'exil à la faveur d'une focale ainsi synthétisée par Jean Lambert-Wild : "En attendant Godot, c'est la rencontre entre deux exilés et deux figures d'un occident délabré".

Il repose donc sur la confrontation de deux mondes, celui des apatrides, des clandestins, des migrants, des déracinés, englués dans une attente qui n'est pas que juridico-administrative mais ressortit à la sidération, l'impossibilité de l'action et même du choix, pour se camper dans l'immobilisme, l'attentisme et l'illusion d'une intervention mystico-magique nommée Godot, et celui des sociétés occidentales peuplées de tragiques figures clownesques.

La pertinence de leur approche est soutenue par la rigueur et l'intelligence de la mise en scène qui permet de rendre compte du syncrétisme du comique et du burlesque qui sous-tend l'écriture minimaliste et quasi-répétitive de Beckett.

Peut-être fallait-il être trois pour y parvenir et surtout avoir l'audace heureusement visionnaire de distribuer deux comédiens ivoiriens dans les rôles des deux principaux protagonistes.

Car **Michel Bohiri et Fargass Assandé**, respectivement dans le rôle de Wladimir et celui de Estragon, sont époustouffants par leur "incarnation" qui transcende le texte et les répliques de théâtre en paroles d'homme. Jeu juste, sans effets, avec une belle gestion du comique et de la dérision, ils emportent totalement l'attention fascinée du public.

En contrepoint, les personnages du deuxième duo sont abordés sous l'angle du clown, art qui a inspiré Beckett. Et qui mieux que **Marcel Bozonnet**, qui a récemment signé le spectacle "[Chocolat clown nègre](#)", pouvait s'emparer du personnage de Pozzo, qu'il qualifie de "gros con".

Et qui mieux que **Jean Lambert-wild** pour camper Lucky, le "knout", qui fonctionne de manière trouble en symbiose avec son maître, car il y a toujours deux extrémités à une corde, en faisant intervenir "son" clown, un Auguste triste en pyjama et minuscule chapeau melon rouge, lequel finira sur la tête de Wladimir.

Une des facéties qui contribuent à l'excellence du spectacle qui opère une significative novation sans pour autant changer le message du jeune garçon (**Lyn Thibault**) : Godot ne viendra pas ce soir.

En attendant Godot : un spectacle magnifique

Jusqu'au 29 mars 2015

Trois metteurs en scène ont travaillé sur cette création où triomphent deux comédiens ivoiriens époustouflants épaulés par Marcel Bozonnet et Jean Lambert-wild en clowns tragiques. Un magnifique moment de théâtre.

Quand la poésie se conjugue avec l'humour et le tragique, c'est que l'art dramatique atteint son plus haut niveau d'humanité. *En attendant Godot* fait partie de ces monuments du théâtre français tellement connus, étudiés et explorés qu'ils en deviennent mythiques. Samuel Beckett y déploie son art consommé de l'absurde pour décrire l'épopée tragique de deux paumés qui attendent un improbable sauveur, Godot. Comme le messie qui retarde de jour en jour son arrivée, comme Dieu (God) qu'on appelle désespérément et qui n'en fait qu'à sa tête, Godot se fait attendre sur cette route de campagne à l'ombre d'un arbre sec.

Traitement clownesque

Vladimir et Estragon, les deux vagabonds, sont d'une tendresse infinie. Ils ont à peine de quoi se vêtir, quelques carottes pour se nourrir et un esprit d'un naturel à se damner. Ils ne cessent de parler, se disputent, se réconcilient en travaillant du chapeau. L'attente les angoisse et les fait divaguer sur la taille de leurs chaussures ou leur envie de pisser. À l'arrivée de Pozzo et de Lucky, le maître impérieux et l'esclave en laisse, les deux loustics deviennent les spectateurs d'une relation cruelle qui vire au Grand-Guignol tragique. Fargass Assandé (Estragon) et Michel Bohiri (Vladimir) sont époustouflants dans les deux rôles principaux. Le premier, bougon, hirsute, puéril, appelle à son secours le second, sorte de grand frère gracieux et aérien. Ces deux acteurs-là nous font rêver, leurs silhouettes en pardessus clairs dansent sur les mots du poète Beckett, ils les font jongler dans des couleurs différentes, avec des ruptures musicales et des tonalités incroyables.

Inventivité magistrale

Ces deux comédiens virtuoses sont d'ailleurs épaulés par trois metteurs en scène, dont deux jouent les deux autres personnages. Marcel Bozonnet interprète le méchant Pozzo, avec le souffle et l'inspiration du grand acteur qu'il est, face à Jean Lambert-wild qui est tout simplement prodigieux dans Lucky. Son monologue délirant, pour un personnage qui est censé être une bête de somme muette, constitue une mémorable performance d'acteur.

Jusqu'au jeune garçon, le messager de Godot, joué par Lyn Thibault, l'interprétation est exceptionnelle. Parce que les metteurs en scène ont respecté à la lettre les indications de Beckett, sans aucun ajout musical, dans un espace somptueusement élégant signé Jean Lambert-wild, aux murs bleu moucheté, éclairés avec la même élégance par Renaud Lagier, la fable que déroule le spectacle est un ravissement qui révèle une profonde humanité, doublée d'un vrai questionnement philosophique sur le monde, le temps qui passe et la mort. Mais les protagonistes de cette création n'ont jamais oublié l'humour et les jeux de mots potaches dont s'amuse l'auteur irlandais et que ce dernier projette sur la scène comme s'il s'amusait des drames de la vie. C'est magnifique !

Hélène Kuttner le 8 mars 2015

Des immigrés clandestins attendent "Godot" à la Comédie de Caen

Publié le 21/03/2014 à 13H47, mis à jour le 21/03/2014 à 14H06



Lyn Thibault, Michel Bohiri (Estragon) et Fargass Assandé (Vladimir) © Tristan Jeanne-Valès

Que peut apporter une nouvelle mise en scène d'"En attendant Godot" de Beckett ? Allez donc voir à la Comédie de Caen. Les trois metteurs en scène, Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet ont fait de Vladimir et Estragon des immigrés clandestins. Cette idée qui aurait pu peser donne une limpidité et une évidence toute particulière à la pièce.

Cela tient aussi à ceux qui incarnent les deux exilés : Fargass Assandé (Estragon) et Michel Bohiri (Vladimir). Ces deux grands acteurs ivoiriens, inconnus chez nous, sont des stars dans toute l'Afrique de l'ouest ; l'un d'eux (Bohiri) a eu énormément de mal à obtenir un visa : la réalité rejoint la fiction de Beckett...

A eux deux ils incarnent la fraternité et la solidarité de Vladimir et Estragon avec un naturel, un humour et une humanité qui nous font chaud au cœur. "Pour eux l'attente n'est pas angoissante car elle est déjà active en soi, question de culture", constate Lorenzo Malaguerra.

Par Sophie Jouve

Rédactrice en chef adjointe de Culturebox, responsable de la rubrique Théâtre-Danse

[@sophiejouve1](https://twitter.com/sophiejouve1)



Vladimir et Estragon © Tristan Jeanne-Valès

Ces hommes seuls au milieu d'un no man's land jamais explicité par Beckett (désert ? lieu de transit ?) attendent quelqu'un, Godot, qui doit les emmener quelque part où l'on suppose que rebondira leur vie. C'est toute l'énigme de cette pièce où rien n'est vraiment éclairci, sinon ce lien très fort qui unit les deux personnages.

Les didascalies de Beckett sont respectées, le fameux arbre est au centre de la scène, mais grâce aux lumières de Renaud Lagier et aux trouvailles de mise en scène (le chapeau qui s'éclaire comme dans un tableau des surréalistes, le nuage de fumée ou de sable qui s'échappe de la chaussure) on est vraiment dans une ambiance de nuit africaine, voire de conte appartenant au monde entier.

Jean Lambert-wild et Marcel Bozonnet incarnent Pozzo et Lucky, le couple maître-esclave, de façon plus traditionnelle au point qu'on a parfois l'impression d'assister à une pièce dans la pièce. Bozonnet est un Pozzo d'une puissance glaçante, une sorte de corbeau noire qui symbolise la dureté de l'humanité. Jean Lambert-wild, Lucky en pyjama rayé, évoque un rescapé des camps ; il est éblouissant d'inventivité dans son fameux soliloque.



Jean Lambert-wild et Marcel Bozonnet © Tristan Jeanne-Valès

A LIRE AUSSI

Carnet de bord d'une création #1 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de bord d'une création #2 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de bord d'une création #3 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de Bord d'une création #4 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de bord d'une création #5 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de Bord d'une création #6 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de Bord d'une création #7 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de Bord d'une création #8 : "En attendant Godot" à la Comédie de Caen

Carnet de Bord d'une création #9 : Première de "En attendant Godot" !

"En attendant Godot" continue donc à nous parler de l'absurdité du monde et de la condition humaine, mais ici de manière particulièrement éclairante grâce à ce Vladimir et à cet Estragon, qui sont par leur condition de migrants de perpétuels exilés.



Fargass Assandé (Vladimir) et Michel Bohiri (Estragon) © Tristan Jeanne-Valès

[Retrouvez le Carnet de bord de la création de cette pièce](#)

En attendant Godot à la Comédie de Caen, théâtre d'Hérouville

Du 18 au 28 mars 2014 puis en tournée

1 square du Théâtre

14203 Hérouville Saint-Clair

Tél : 02 31 46 27 27

En mars 2015, au théâtre de l'Aquarium, à la cartoucherie de Vincennes

Hier au théâtre

Les exilés magiciens d'*En attendant Godot*

En attendant Godot renaît de ses cendres à la Comédie de Caen. Sous la houlette d'un trio malicieux de metteurs en scène (Lorenzo Malaguerra, Jean Lambert-Wild et Marcel Bozonnet), la plus célèbre pièce de Beckett reprend des couleurs dans une version limpide et franche qui n'exclut ni la magie ni la fantaisie. Cette partition post-apocalyptique sur le vide existentiel fera sans doute date dans la pléthore de *Godot* déjà proposées. Une brillante réussite.

Vladimir et Estragon, attachant couple de clochards, attendent un mystérieux personnage prénommé *Godot*. Qui est-il ? Un ange de la Mort, une allégorie d'un dieu absent, le néant. Au choix. En tout cas, ce duo d'estropiés affublés de chapeaux melons s'ennuie à mourir sur cette terre calcinée. Souffrant de la famine et forcé à ingurgiter des carottes, le tandem voit sa routine bousculée par l'arrivée d'un étrange duo de zigotos : Pozzo et son valet Lucky, bridé par une laisse XXL. Ces quatre survivants d'un univers où la transcendance est rejetée évoluent dans une zone spatio-temporelle floue, minée par la répétition absurde d'une même scène.

La pièce culte de Beckett publiée en 1952 est évidemment hantée par le traumatisme de la guerre. Comment réussir à vivre dans un monde où les vertus universelles se sont retrouvées piétinées et mises à mal par les dictatures ? Pour l'écrivain irlandais, la réponse se situe dans l'immobilisme et le refus de toute progression par le langage. Maniant avec dextérité la poétique du ressassement, Beckett donne à voir la survie dérisoire d'un quatuor rongé par l'ennui et la morosité.

La collaboration fructueuse des trois metteurs en scène explose sur scène : prenant à fond le parti d'inscrire leur version de *Godot* dans un jeu clownesque et magique, le trio multiplie les facéties sous forme de numéros enchanteurs : l'éphéméride de Vladimir ressemble à s'y méprendre à un jeu de cartes, le fond de son chapeau s'illumine sans raison et les chaussures d'Estragon crachent du talc à tout moment. Un duo d'Ivoiriens campe le tandem de vagabonds avec un charisme incroyable : Fargass Assandé et Michel Bohiri (qui a failli ne pas être présent à cause d'un problème de visa) s'illustrent dans leur quête éperdue et loufoque de sens. Pouvant être assimilés à des déracinés expérimentant la douleur de l'exil, les deux comédiens s'accrochent comme ils le peuvent à une parcelle infime de terrain.

Marcel Bozonnet, l'ancien administrateur du Français, nous régale en Monsieur Loyal de pacotille, cruel à l'excès avec son pauvre Lucky. L'esclave, interprété par le génial directeur du théâtre, se voit offrir son moment de bravoure si attendu : Jean Lambert-Wild, grimé en affreux Auguste grotesque, s'éclate dans son discours délirant, entre savant pédant, tragédienne maniérée et dingue incontrôlable. Le duo maître/valet fonctionne à plein tube et assister à la dialectique du pouvoir inversé s'avère réjouissant. Pozzo devient aveugle et impuissant tandis que Lucky finit muet. Aporie de la vision et du langage pour une vision ultra noire de l'humanité qui ne néglige toutefois pas des éclairs comiques. On pense avec plaisir au passage où Vladimir singe Lucky ou lorsque le duo de vauriens tente de se pendre avec une petite ceinture...

Ainsi, cette version à six mains de *Godot* excelle dans son accessibilité et son souci minutieux et ludique de retranscrire l'univers absurde et tragique de Beckett. La distribution se révèle enjouée et investie à souhait et l'énergie distribuée sur le plateau contamine le public. Un bien bel ouvrage qui part en tournée dès la fin mars à Alençon puis à Évreux avant de poser ses valises en suite. Notez bien que ce spectacle sera joué au Théâtre de l'Aquarium en mars 2015. À vos agendas !

Rencontre avec Jean Lambert-wild en sortie de scène d'*En attendant Godot*.
Vertigineux quart d'heure.

En attendant Godot de Samuel Beckett.

Un spectacle de Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet.
Présenté les 26 et 27 septembre 2014 au Théâtre de l'Union,
dans le cadre de la 31^{ème} édition du **Festival des Francophonies en Limousin**.
Propos recueillis par Emilie Barrier.

Les personnages d'En attendant Godot paraissent confrontés au vide de l'existence, à la vacuité. Dans le texte, le langage semble être une de leurs armes premières pour combler ce vide. Pensez-vous que le théâtre et l'acte de créer permettent aux hommes d'affronter la vacuité ?

Ouh là. D'abord vous commencez par un présupposé que je ne partage pas. Est-ce que ce texte parle du vide de l'existence ? Je ne pense pas. Je ne pense pas qu'il parle du vide de l'existence. Ce sont au contraire des existences bien remplies. Remplies d'amitiés, de drôleries, de tragédies, de peurs. Ça parle peut-être de beaucoup d'autres choses. Ça parle peut-être de la dérision de notre existence, de l'humour tragique de notre existence, mais pas de l'existence comme un vide. Je pense que c'est même une erreur de lecture. On me dit souvent « Beckett, le théâtre de l'absurde »... Mais ce n'est pas absurde Beckett. C'est extrêmement concret. Il suffit de lire les choses pour ce qu'elles sont, et pas d'essayer de commencer avec un présupposé. Moi vous savez je suis un peu idiot, je lis les choses comme ce qu'elles sont. Et je n'ai pas vu de vide de l'existence dans les échanges d'amitiés qu'il y a entre Vladimir et Estragon, ni dans ces curiosités de relation qu'il y a entre Lucky et Pozzo. Donc, voilà donc, ça c'est la première réponse pour le texte : je ne parierai pas là-dessus.

Quant à assigner au théâtre une fonction... Je trouve ça très étrange de commencer par la négative de ce que l'on est pour imaginer que le théâtre va combler une négative. Pour moi le théâtre ne "comble pas de négatif". Parce que pour commencer il n'y a pas de négatif en soi. L'existence n'est pas un vide ! C'est un plein ! C'est un plein je l'espère, d'amours, de pleurs de tristesses, et d'humanités. Donc le théâtre ne remplit pas un vide. Le théâtre exalte un plein. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Il va puiser dans la source de votre humanité des "puissances", qui font qu'à un moment vous êtes capable de contempler les cieux, de regarder les abîmes, et d'en rire. Voilà, au théâtre on tue les Dieux, on mange leurs petits commis, et l'on est capable de rire et de pleurer de ça. Ce n'est pas un exercice du vide. C'est même peut-être une pensée « petite bourgeoise » d'imaginer que : « Voilà, il y a ce vide... Ect.. ». Moi, je ne crois pas. Le vide c'est une question petite bourgeoise pour moi. Je pense qu'il y a les actes de fureur du théâtre, et les emballements de l'âme que nous avons. Ces chocs émotionnels ne sont pas la preuve du vide, mais sont la preuve de la communauté d'esprits qui se fonde, des électricités qui nous animent, et de l'énergie. L'énergie ce n'est pas un vide ! C'est même presque une erreur de physique quantique ce que vous êtes en train de me dire.

Après, si l'on devait assigner un rôle au théâtre, il aurait cette curiosité de tout de suite s'en échapper. Parce que c'est un animal libre et mutant. C'est du vivant, il est en mutation constante, en transformation permanente. Assignez-lui un rôle et il s'en évadera. C'est une définition indéfinissable le théâtre.

Est-ce que pour vous c'est un endroit le théâtre ?

Bien sûr.

Quoi comme « endroit » ?

Un endroit, ce n'est pas un lieu.

Vous pouvez faire la différence ?

Entre un endroit et un lieu ? Oui. Par exemple le Théâtre de l'Union est un lieu. Cela peut être l'endroit du théâtre. Mais l'endroit du théâtre peut être ailleurs. Il peut être en vous. Il peut être dans vos nuits. Il peut être sur une place publique, il peut être sur une chaise, il peut être dans un murmure... L'endroit du théâtre est plus vaste puisqu'il est justement l'exercice de votre humanité. C'est un médium de transmission, qui existe depuis longtemps, et qui survit à tous les médias. Donc il y a des lieux où l'exercice de notre humanité est plus approprié, le Théâtre de l'Union par exemple, mais tous les endroits sont possibles. L'on peut faire théâtre à peu près partout. Il suffit de "ritualiser" cet exercice et d'en trouver la scène.

Ce que vous entendez par le "ritualiser" c'est lui "assigner des codes" ?

Ce n'est pas tout à fait lui assigner des codes. C'est "l'acte magique" par lequel la relation de transmission, entre un être qui se dépossède et un autre qui le reçoit devient possible.

D'accord. Et est-ce que vous pouvez me parler un peu du processus qui conduit une image intérieure à "passer" à la scène ?

Une image intérieure ? Moi je ne travaille pas avec des images intérieures.

Alors d'où viennent les "images extérieures" que j'ai vues ? Est-ce qu'elles sont nées de la scène ? Ou est-ce qu'elles sont nées dans votre esprit ?

Ah... Mais si l'on savait ce que l'on allait faire, on ne le ferait pas, il n'y aurait pas d'utilité.

D'où viennent les choses ? Viennent-elles d'ici ? Ou de là ? Moi, je crois à l'art de l'alliage. Je pense que le tout est beaucoup plus poreux que ça. Vos "image intérieures" comme vous les appelez, sont forcément construites par des images extérieures, qui se sont modifiées au contact d'autres images intérieures. Je pense que nos fulgurances, nos instincts animaux sont commandés par la **capacité que nous avons d'être à l'écoute**. Donc il faut simplement être à l'écoute, à l'écoute des signes (*A ce moment précis les cloches se mettent à sonner, justement*) et les symboles qui agissent autour de nous. Ils sont nombreux, comme une cloche qui sonne.

(Rires, cloches, silence)

Le son de ces cloches est électronique, vous le saviez ?

Oui, bien sûr et ça s'entend !

Est-ce que vous tissez des parallèles entre le théâtre et la philosophie ?

Est-ce que vous pouvez les décrire ?

(Silence)

C'est quoi pour vous la philosophie ?

(Un long silence)

Comme le théâtre peut-être : une tentative.

Pour moi le théâtre n'est pas une tentative. C'est très étrange tout ça. Pour moi la "tentative" c'est aussi un lieu commun. « On fait toujours une tentative... ». Non, ce n'est pas une tentative. Tentative de quoi ?

C'est l'une des questions que j'avais envie de vous de vous poser. Est-ce que pour vous le théâtre serait une fuite du réel ? Une manière de le modifier ?

Pour moi cela ce sont des antennes et des lieux communs petits bourgeois que l'on attache au théâtre. La fuite du réel ? Des fausses catharsis !

Non. C'est un exercice.

Un exercice d'humanité. Et il y a plusieurs façons de s'exercer à notre humanité, d'améliorer notre éducation au quotidien. Nous sommes des êtres friables que nous devons consolider. **Et le théâtre permet cette consolidation. La philosophie aussi.** Ce sont des exercices salutaires, mais ce ne sont pas des tentatives. L'existence n'est pas une tentative.

Qu'est-ce ce que c'est alors ? Qu'est-ce que l'existence ?

C'est une promesse.

Ce n'est pas la même chose.

Je précise pourquoi sur ça je suis un peu vif :

C'est une drôle de chose d'imaginer comme préambule un **vocabulaire de la désespérance**. La tentative porte en soi son échec. Elle le porte. On fait une tentative, on va lécher la vitrine, on va roder autour...

Moi, je ne fais pas des tentatives. Je veux bien des assauts, je veux bien des conquêtes, je veux bien une folie, je veux bien construire un empire des sens. Mais on ne tente pas d'aimer une femme, on l'aime ou on ne l'aime pas. On ne tente pas d'être un homme. On l'est ou on ne l'est pas. Par contre on peut consolider tout ça. On peut consolider son amour, on peut consolider son humanité.

Je trouve qu'aujourd'hui il y a quelque chose de théâtral, une sorte de degré infécond de la poésie qui consiste à employer ce que j'appelle "nos petites gênes de l'existence". Nous avons des petites gênes, des petites médiocrités. Un jour, l'on se sent vide, alors qu'en fait on n'est pas vide, on est simplement un peu fatigué. Ou un peu feignant, parce que, étonnamment, ce ne sont pas les plus fatigués qui se sentent vides, ce sont souvent les plus feignants. Et puis l'on se sent abattu, alors l'on ne sait pas si l'on peut tenter quelque chose. Une sorte de restriction de l'âme, restriction de génération... Et il n'y a pas de folie là-dedans !

Faut être plus dingue. **L'existence justement est une promesse**, et c'est une promesse dingue qui nous est faite. Qui plus est, c'est **une promesse que l'on peut transmettre**. L'existence est une joie des cellules ! Et le théâtre est l'expression de la joie de ces cellules-là. Presque, on pourrait dire : soyons fous. Faisons du théâtre pour réveiller nos mémoires enfouies, pour que vos mitochondries dans vos cellules finissent par frétiller de plaisir. Voilà, ça c'est une exaltation ! Un théâtre qui ne serait pas une exaltation, même du pire, même de la tragédie je trouve qu'il ne porte pas en lui la promesse d'une existence. Donc il est déjà moribond. Or, c'est un art vivant. Vous voyez ?

C'est la même chose en philosophie. Donc la question des "parallèles", je ne l'emploierai pas. Je dirais que philosophie, poésie, théâtre, musique et beaucoup d'autres choses, littérature, peinture, sculpture, beaucoup, beaucoup d'activités humaines créent **des conjugaisons dont le point central est à un moment votre "capacité à vous tenir droit"**. A être en résistance face aux assauts du monde, lequel nous couvre souvent de médiocrité. A être capable d'affronter la mort, et de le faire en riant. Cela n'est pas simple.

Voilà, c'est pour ça qu'on a besoin d'un peu de grandeur, sinon, et bien comportons-nous comme des singes, et nous n'aurons pas besoin de tout ça. Voilà, c'est ça qui est intéressant, et c'est pour ça qu'on a besoin de cet endroit en nous, et de lieux comme ici pour que cet endroit puisse respirer et se déployer pour devenir une zone de partage. Nous sommes des animaux grégaires, on a besoin de communautés : communautés d'esprit, communautés d'hommes, communautés d'artistes et communautés de publics. Et c'est ça qu'on recherche désespérément.

Vous avez une dernière question ?

J'ai une dernière question, oui, mais moins méandreuse. C'est une question très pragmatique : je m'interrogeais sur votre conception de la critique, sur l'importance que vous adjugez au fait de dire des mots autour du théâtre, de chercher, de creuser, et de laisser des traces. Et je me posais la question brutale de savoir comment vous allez développer la critique, ici en Limousin ?

Alors c'est très concret : d'abord je crois à la critique et je crois au libre exercice de la critique. Elle organise la mémoire de notre endroit. Elle en est une traduction, une amplification. La critique n'est pas un jugement, pas du tout. Ce n'est pas un jugement la critique, c'est une analyse de cet endroit, de cette mémoire, du placement que vous avez dans l'endroit où vous êtes.

Je l'expliquais dernièrement à quelqu'un : des amères qui nous permettent à nous de nous diriger, de savoir où je suis et ce que je suis. Suis-je plutôt ici ou plutôt là ?

Ce sont des points de navigation dans un espace gigantesque. Donc il faut que cette critique se développe. Elle se développera parce que je pense qu'aujourd'hui la critique doit être accompagnée de toutes les formes possibles. Il faut lui laisser cette liberté d'existence, de parole et d'esprit. Il faut pour ça lui en laisser la place. Donc nous aurons au Théâtre de l'Union, lorsque j'en serai le directeur, le plaisir d'accueillir régulièrement l'AICT, qui est l'Association Internationale de Critique Théâtrale. Il y aura des colloques, et ce sera un beau moment d'émulation et d'exaltation où l'on pourra confronter tous ces esprits et voir justement ce qu'il en sort.

Moi je suis toujours à l'écoute. Ce sont vraiment des endroits, pour le coup, d'expérience utile. Alors après, la critique elle est vaste, et aujourd'hui elle a tendance à se développer tout azimut. Il faut simplement qu'elle ne perde pas la colonne vertébrale de ce qui l'unit à notre royaume qu'est le théâtre.

Voilà, je ne pouvais pas dire plus.

Propos recueillis par Emilie Barrier.



Théâtre du blog

La pièce avait été créée par le grand Roger Blin en janvier 1953, dans feu le petit Théâtre de Babylone, au fond d'une cour au 38 boulevard Raspail, tout près du métro Sèvres-Babylone à Paris. Sans le scandale dont on dit souvent qu'il fut accompagné, mais avec quelque charivari, pendant les premières et la désapprobation du critique officiel du Figaro, Jean-Jacques Gautier, désavoué le surlendemain dans ce même journal par Jean Anouilh avec cette phrase: » Les pensées de Pascal jouées par les Fratellini, phrase un peu facile mais qui résumait assez bien l'ambivalence de la pièce, aux aspects philosophiques et farcesques à la fois; le critique Jacques Lemarchand avec une remarquable lucidité, sut, lui, voir tout de suite combien la pièce en avance sur son époque, allait devenir une œuvre-culte dans le monde entier. Il soulignait aussi combien il était très difficile d'en parler correctement, ce dont nous témoignons, comme l'ont aussi fait nos collègues venus au Colloque international de de la critique accueilli par Jean Lambert-wild à Hérouville., et qui ont parlé chacun de Godot dans leur pays où la pièce fut jouée souvent peu de temps après la création à Paris.

En attendant Godot, en quelque soixante ans, a été créée sous toutes les formes et dans toutes les scénographies possibles, avec évidemment plus ou moins de bonheur... Une des dernières en dates, celle de Bernard Lévy (voir Le Théâtre du Blog) était remarquable. Mais il y faut d'évidence des interprètes qui puissent à la fois faire preuve d'humilité et d'une concentration exceptionnelle, et endosser nombre de répliques qui sont devenues aussi cultes que la pièce elle-même. La pièce en France n'est pas si souvent jouée que cela: difficile à monter, elle comporte quelques tunnels et de plus, elle supporte mal qu'on ne respecte pas les didascalies très précises, auxquelles Beckett, comme s'il avait pris ses précautions, tenait absolument.

Il y faut donc à la fois une précision d'orfèvre, une absence de prétention et de dérive personnelle, dans la mise en scène mais, en même temps, une mise en valeur d'un texte aux fulgurances inouïes. Sans cesse en équilibre entre le burlesque le plus délirant (Beckett s'inspira des comiques

américains, en particulier Laurel et Hardy mais aussi Buster Keaton pour lequel il écrivit Film, un court-métrage de 24 minutes réalisé par Alain Schneider en 65; et il y a dans Godot des jeux sur les mots, des formules à l'emporte-pièce du plus haut comique, absolument fabuleux). Mais il y a aussi l'expression du tragique le plus noir et le plus insoutenable: Beckett en effet, qui faisait partie d'un réseau de résistance, dut fuir dans le Midi de la France où il gagna durement sa vie dans les champs. Comme nous le faisait remarquer un jour Valentin Temkine, l'époux de notre consœur Raymonde Temkine qui allait encore au théâtre quatre ans avant sa mort à 99 ans, les allusions aux camps de concentration et atrocités nazis, dont Beckett avait connu l'existence, sont, même discrètes, tout à fait évidentes dans Godot, et la faim comme la hantise de la mort y est souvent évoquée: « Sans moi, tu ne serais plus qu'un petit tas d'os à l'heure qu'il est », dit Wladimir à Estragon.

Il y a ici, avec ce travail orchestral à trois dans la conception et dans la réalisation qui pourrait surprendre, une forme de solidarité et d'engagement: aucune mise en avant d'un point de vue personnel – ce n'est pas si fréquent dans la profession! – et une volonté de mettre en valeur chaque personnage. Y compris celui de Lucky,* le pauvre hère tenu en laisse par Pozzo, qui se met à débiter un monologue étonnant, dont souvent les metteurs en scène font peu de cas. Alors que c'est une sorte de magnifique poème incandescent, frappé au coin du délire poétique, dont s'est emparé formidablement avec une gourmandise évidente, Jean Lambert-wild en pyjama bleu rayé, le visage blanc et les longs cheveux filasse, qui se met soudain à danser.

Une autre belle idée: avoir confié les rôles de Wladimir et Estragon à deux acteurs ivoiriens. Pas si sûr que le texte résonne de façon politique et contemporaine avec les migrations du Sud au Nord, comme le prétend la note d'intention, disons de départ, mais qu'importe... L'essentiel n'est en effet pas là mais dans leur jeu très particulier: mélange de distance due à un léger accent, d'humour et d'humanité qu'ils savent mettre au service du texte. (...)

Théâtre du blog

(suite de l'article)

(...) Pas de grands effets, zéro cabotinage mais une prise en charge intelligente de chaque réplique, une présence exceptionnelle en scène et une générosité tout à fait rares: ces deux grands acteurs africains, Michel Bohiri (Wladimir) et (...Fargass Assandé (Estragon) sont exceptionnels et donnent une vision renouvelée de ce texte que nous avons souvent lu et entendu au théâtre. Il résonne tout d'un coup, de façon étrange, comme si nous le découvriions pour la première fois.

Et c'est d'autant plus remarquable que le travail de répétitions a été amputé de quinze jours à cause de la difficulté à faire venir Michel Bohiri depuis la Côte-d'Ivoire. Le Ministère des Affaires étrangères n'a pas en effet brillé par son efficacité... Les voir jouer tous les deux est un vrai bonheur et, quand le quatuor est rassemblé, il y a, à ces moments-là, une rare osmose entre les deux couples français et ivoiriens, notamment sur le plan gestuel.

Le Pozzo composé par Marcel Bozonnet est en effet tout à fait intéressant: ce n'est plus le gros homme, balourd et antipathique comme on le représente souvent mais un être étrange qui cisèle ses paroles, assez pervers, long comme un jour sans pain, au crâne chauve, mais tout aussi inquiétant.

Il y a aussi et enfin, une très jeune femme Lyn Thibault, que l'on avait pu voir dans Walden de Jean-François Peyret au dernier festival d'Avignon et qui joue ici le jeune garçon; certes ce n'est pas un grand rôle mais un personnage important qui représente en quelque sorte l'absence, l'envers de cet invisible Godot avec des répliques la plupart du temps négatives. Elle y est étonnante de présence et de vérité.

Le grand mérite de cette création, tient avant tout dans cette interprétation d'une grande unité, et dans le rythme impeccable de la représentation juste ponctuée d'une petite pause, le temps d'accrocher un rameau de feuilles entre les deux actes dans un décor d'une grande sobriété: juste un sol couvert de grains noirs de pneus déchiquetés (comme dans le Godot de Serge Noyelle (voir Le Théâtre du Blog)) et des toiles peintes de cieux délavés. Et une copie en résine synthétique d'un arbre du Ténééré qui sent le toc

à cent mètres: dommage, mais c'est la seule réserve que l'on puisse avoir sur le spectacle!

Au risque de se répéter, c'est une mise en scène d'une très grande qualité et d'une rigueur absolue, et qui laisse la part belle au comique; le trio de ses créateurs a eu raison de se soumettre aux didascalies de l'auteur et cette contrainte leur a sans doute permis de donner le meilleur d'eux-mêmes, à la fois comme créateurs mais aussi, pour Jean Lambert-wild et Marcel Bozonnet, comme acteurs.

Et jamais, même dans la mise en scène de Roger Blin quand il reprit la pièce aux Théâtre des Bouffes du Bord, on n'avait si bien entendu le texte...C'est vraiment un moment de grand bonheur que cette mise en scène sobre, dépouillée et efficace, sans vidéo, sans musique aucune, sans artifices inutiles, dans une pureté absolue. Cela fait du bien, à une époque où nombre de spectacles ploient sous une pluie de technologie. Ce Godot, après Hérouville, fera une longue tournée en 2014 puis en 2015, et s'il passe près de chez vous, n'hésitez surtout pas.

Philippe du Vignal